

M É M O I R E S DES TRÉFILERIES



JULES
CENTENAIRE 1920 - 2020
DURAND

Alice — page 4
**G Y M N A S T E
AVANT TOUT!**

Anne — page 6
**LES TRÉFILIERIES,
UNE HISTOIRE
FAMILIALE**

Béatrice — page 13
**LES CHAMPS
BARETS A
L'HONNEUR**

Benôit — page 18
**LA POLOGNE EN
MÉMOIRE**

Bogdan — page 19
**UNE PETITE
POLOGNE AU
HAVRE**

Édith — page 32
**LES TRÉFILS',
C'ÉTAIT MA VIE**

Henri — page 39
**OUVRIER PUIS
ENSEIGNANT**

Jacques — page 44
**UNE VIE
D'ENGAGEMENTS**

Jean-Claude — page 51
**DANS L'ANTRE
DU FIL**

Jean-Pierre — page 53
**ENTRE ENFER ET
MODERNITÉ**

Lise — page 66
**LA POLOGNE EN
HÉRITAGE**

Marie — page 71
**LES JOLIES
COLONIES DE
VACANCES**

CAHIER PHOTO
pages 76-85

Marie-Claude — page 86
**LES TRÉFILIERIES,
UNE NOUVELLE
VIE**

Michel — page 91
**LES TRÉFILIERIES,
DU BON ET DU
MOINS BON...**

Nicole — page 94
**LES BRIQUES
RÉFRACTAIRES
ET LOLOTTE**

Maria-Rosa — page 96
**L'ITALIE DANS
LE SANG!**

Roselyne — page 101
**SOUVENIRS EN
PAGAILLE!**

Valérie — page 106
**LES TRÉFILIERIES,
UN HÉRITAGE
FAMILIAL**

AVANT-PROPOS

Alors qu'il lutte pour défendre les charbonniers et les extraire de la précarité dans laquelle ils vivent, Jules Durand se voit accusé, en 1910, d'avoir commandité l'assassinat d'un ouvrier non gréviste, sur la base de faux témoignages. Condamné à mort, il n'est réhabilité qu'en 1918 et meurt il y a tout juste cent ans, en 1926. Devenu un symbole havrais des luttes ouvrières, Jules Durand laisse également son nom au boulevard qui jouxte les Tréfileries et laminoirs du Havre.

À l'occasion de cet anniversaire, la ville du Havre a souhaité mettre en lumière le passé de l'un de ses quartiers empreint de son histoire ouvrière : la cité des Tréfileries. C'est sur la base de témoignages d'anciens habitantes et habitants que tout se raconte : la vie dans la Cité des Tréfileries et la Cité des Polonais, l'usine, l'entraide, les fêtes, les générations qui ont fait vivre ce territoire. À l'aube d'une métamorphose du quartier des Tréfileries en raison du futur passage du tramway dans ses rues, ce projet d'exposition et d'édition permet de recueillir une mémoire vivante transmise avant qu'elle ne s'efface - pour que celles et ceux qui ont façonné ce territoire ne restent pas dans l'ombre.

Édouard PHILIPPE

Maire du Havre
Président Le Havre Seine Métropole



M É M O I R E S D E S T R É F I L E R I E S

Fleuron de l'industrie havraise du siècle dernier, les Tréfileries, c'est d'abord une usine, créée par **Lazare Weiller** en 1892, mais c'est aussi un quartier. Plus d'un siècle après sa création, l'usine a disparu, de nombreux bâtiments et logements également, mais des traces subsistent : des noms de rues, des ateliers, des habitations, des rails, quelques bars... et surtout des souvenirs enfouis dans le cœur de celles et ceux qui ont donné leurs titres de noblesse à ce quartier situé au sud de la ville du Havre.

Une vingtaine de Havraises et de Havrais nous ont confié leurs souvenirs. Elles et ils ont travaillé sur le quartier, ont vécu à la Cité des Polonais, la Cité des Tréfileries ou encore aux Champs Barets, ont connu les chaudrons des lavoirs, les chaînes des ateliers de tréfilage, la ferveur des colonies de vacances et les luttes syndicales.

Chacun, chacune a connu la grande époque de l'industrie havraise... Aujourd'hui, l'usine a fermé, mais les témoignages de celles et de ceux qui y ont fait leur vie réaffirment cette conviction simple et forte : « **Les Tréfils', c'était ma vie** ».

Nous vous proposons de partir à leur rencontre et de les écouter nous conter leur histoire.

***Les Cueilleurs
d'Histoires***

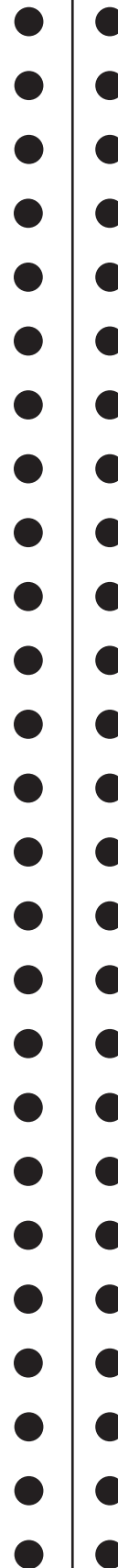
Alice

GYMNASTE AVANT TOUT !

MONSIEUR LE BOURVELLEC, CE HÉROS !

Je suis née en 1924. Mon père et mon grand-père travaillaient dans le quartier. L'usine était rue Alphonse Tourres, où je suis née. C'est juste à côté de la rue de la Vallée. Je suis restée chez mes parents très tard, jusqu'à ce que je me marie, en 1958 ! Mon père et mon grand-père étaient bien vus, ils avaient un travail sérieux, ils étaient bien considérés par la Direction. C'est pour ça qu'on a été logés dans l'usine. Mes grands-parents étaient invités au repas chez les patrons. Ça changeait, on était « gâtés » certainement. Je me souviens d'être allée dans la cour de l'usine. Il y avait un bâtiment qui était destiné aux ouvriers ; mes parents habitaient dans cette grande maison, avec un style un peu normand.

Mais, pour moi, ce qui a compté plus que tout sur le quartier, c'est la gymnastique, ça a été tout pour moi. Il fallait entrer dans le quartier de la Vallée pour se trouver presque en face des Corderies. J'y allais en vélo. C'était Monsieur Le Bourvellec qui s'en occupait. C'est là que j'ai fait sa connaissance. J'avais dix ans quand je l'ai connu, mais j'ai commencé à pratiquer à quatorze ans, relativement tard. Dans le quartier, j'avais des amies qui en faisaient déjà, ça m'a donné envie. C'était une gymnastique très



pointue pour l'époque, très sérieuse. J'ai surtout aimé les barres parallèles. Quand j'y pense, j'ai aimé tout ce qui concernait le corps humain, j'aimais tout dans ce sport : j'étais gymnaste dans l'âme mais je ne le savais pas. J'ai fait des compétitions, très souvent au Havre, mais aussi à Rouen, à Paris, à Cannes. On y allait en bus, en vélo ou en train quand c'était loin. Bien plus tard, j'ai été secrétaire du club, mais ça, c'est un détail. Je donnais des petits coups de main, après j'ai passé des diplômes. En 1944, j'ai eu mon brevet de gymnaste. Je suis tombée amoureuse de la gymnastique, ça m'a aidée dans ma vie. Le jour où j'ai fait connaissance de Monsieur Le Bourvellec, il m'a impressionnée, un corps sain dans un esprit sain. C'était un homme extraordinaire, il sortait du lot. Il n'était pas beau du tout, petit, le dos voûté, mais il avait un véritable don. C'était un état d'esprit, travailler pour l'autre, donner... « On n'a rien donné quand on n'a pas tout donné ». Ça, c'était sa devise à Monsieur Le Bourvellec ! Il m'a beaucoup apporté : l'envie d'aller au bout des choses. À force de faire beaucoup de gym, on apprend de plus en plus, ça plaît de plus en plus, on apporte aux autres, il y a l'entraide, c'est très important ça. À 100 ans, je pratique encore, en tous cas, je fais ce que je peux, mais je commence à fatiguer. Quand il est parti, ça a continué. Au club, il y avait des hommes aussi. Après, dans mon entourage, il y avait beaucoup de gens qui faisaient du foot. Des hommes des autres usines venaient faire du sport aux Tréfileries. J'ai très bien connu Monsieur Royer !

SUR LE QUARTIER

Hors de l'usine, il y avait quelques commerces, à l'époque, il y avait encore beaucoup de monde qui vivait dans le quartier. On allait à l'école à Graville, en groupes, les parents s'arrangeaient, on prenait le grand boulevard extérieur, on montait la petite rue. La Cité des Polonais, c'était plus loin ; j'y passais ; je passais aussi par la Cité des Tréfileries, avec mon vélo, pour aller au gymnase bien sûr ! Tout le monde n'avait pas un vélo à l'époque ! Les Polonais, ça me semblait très vieillot. Ça me semblait triste parce que c'étaient des petites maisons, il y avait peu de détails intéressants, ils avaient l'air malheureux, les gens, disons qu'il y avait davantage de gens pauvres que de gens riches !

Anne

LES TRÉFILIERIES, UNE HISTOIRE FAMILIALE

UNE ENFANCE AU 93 BOULEVARD JULES DURAND

J'ai 66 ans. J'ai été institutrice toute ma carrière et maintenant je suis conseillère municipale à Saint-Vigor d'Ymonville. Mes parents ont travaillé tous les deux aux Tréfileries. Mon père, Josef, a d'abord été tréfileur, après il a été fliériste, il travaillait au lapidaire, maman était bobineuse. Ma mère, Aline, était déléguée syndicale et s'occupait du Comité des loisirs, de la section bibliothèque, de l'Arbre de Noël. Mon papa était plus en retrait : comme il était polonais, il n'avait pas la nationalité française, il ne pouvait pas faire ce qu'il voulait, sinon il se serait retrouvé à la gendarmerie. Il était arrivé après guerre, par les Alpes, à pied. Il avait été prisonnier en Allemagne, dans une ferme puis il s'était retrouvé à Courchevel : avec d'autres ouvriers, ils avaient monté le premier téléphérique. Et puis, il avait fallu trouver autre chose. Mon papa s'est dit que dans un port, il trouverait toujours du travail. C'est comme ça qu'avec d'autres gars, ils sont arrivés au Havre. Il s'est avéré qu'un chef du personnel des Tréfileries était polonais, ça a facilité les choses. Mes parents se sont rencontrés à l'usine,

ils habitaient tous les deux le quartier. Mon père devait habiter impasse Rosambo, et ma mère rue Amand Agasse.

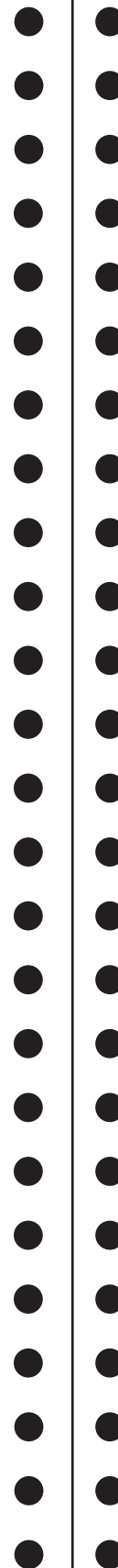
Nous avons vécu au 93 boulevard Jules Durand, pile entre les deux usines! Il y avait aussi toutes les maisons des Ingénieurs dans cette rue, mais le 93, ce n'était pas tout à fait ça! C'était assez sommaire comme installations... Les toilettes étaient dehors, il fallait traverser la cour, il n'y avait pas de salle de bain, d'ailleurs ça nous a changés quand, quelques années plus tard, on a déménagé aux Champs Barets : salle de bain et toilettes dans l'appartement! Le 93, c'était un immeuble en briques, on passait sous une voûte, l'immeuble était séparé en deux parties avec un escalier au milieu qui desservait les logements. Il comptait trois étages et il devait y avoir neuf appartements. Au début, dans l'appartement, il y avait une porte sur chaque façade, après, ils ont fait mettre une fenêtre, on ne pouvait plus passer, c'était moins drôle! Depuis toute petite, j'entendais : « la maison est frappée d'alignement, elle sera démolie », mais ça a duré quand même longtemps. On disposait d'une grande cuisine, d'une salle, j'avais ma chambre, et mes parents la leur. J'étais fille unique. Au-dessus de chez nous, vivait une famille arabe, ils avaient plusieurs enfants, mais eux n'avaient que deux pièces. Tout en haut, c'était quatre appartements de deux pièces. Une dame était mariée avec un Algérien, un jour, elle est sortie en criant : « Ils emmènent mon mari! », on n'a jamais revu le monsieur. C'était au moment de la guerre d'Algérie. Il y avait aussi une vieille grand-mère, Madame Levacher, elle me gardait quand mes deux parents travaillaient. Je me souviens, quand mon père rentrait, il avait cette odeur caractéristique. Je lui disais : « Tu sens l'usine », sûrement une odeur de transpiration, de métal et de corde mélangé, pas désagréable en y repensant.

On avait une cour, et sur le côté, des petits celliers. Les toilettes étaient dans la cour, c'étaient des toilettes à la turque, sauf le voisin qui était handicapé, lui, il avait droit à son siège! Il y avait des clés pour aller aux toilettes, des fois j'allais dans les toilettes du voisin parce que c'était plus confortable! J'adorais les buanderies : c'était l'endroit des femmes, les hommes y allaient juste quand il fallait nettoyer des outils. Ça faisait une espèce de gros baquet avec un trou dans lequel étaient posées les planches à laver, à côté dans des grandes casseroles, l'eau chauffait, et les femmes utilisaient un gros gourdin pour tourner le linge. On

mettait la planche à laver dans le baquet, ça avait une odeur extraordinaire : le savon, le bois humide. Maman s'en servait aussi pour stériliser ses pots de confiture. L'hiver c'était sympa, l'été c'était horriblement chaud. Les dames faisaient du feu, ça bouillait et chacune avait son tour de lavage ; l'une préparait le café, tout le monde discutait de la vie quotidienne, on a eu de sacrées parties de rigolade, il fallait tordre le linge sur des espèces de tréteaux, ça éclaboussait partout ! Je me souviens arriver à la maison, après avoir joué dehors, dans un piteux état, maman me disait : « Oh non ! File te laver à la buanderie. » J'adorais ça ! C'était du ciment par terre, on pouvait éclabousser tout ce qu'on voulait, l'eau était froide mais c'était génial !

LE QUARTIER DES TRÉFILS' A HAUTEUR D'ENFANT...

On jouait dans la cour : au début, c'était de la terre, et un jour, ils ont mis des espèces de lamelles, c'était brillant d'un côté et de l'autre côté ça coupait. Nous, on préférait la terre, c'était beaucoup plus agréable. On allait jouer aussi de l'autre côté du boulevard et on pouvait rentrer dans les jardins. On disposait de plein d'endroits pour jouer, très peu de voitures, le terrain montait, descendait : super pour faire du vélo. C'était l'époque des jardins potagers, d'ailleurs, mon père faisait des légumes et des fruits. Je me souviens aussi d'une maison où vivait une vieille dame, ça faisait quelque chose d'assez sauvage avec une petite mare, on allait y chercher des têtards et des grenouilles. On jouait dans le chemin, « à la butte » : un piquet en métal était planté, des galets, des pièces de différentes valeurs, on jetait des jetons et le but c'était de faire tomber le tout. Il y avait les deux maisons à colombages des ingénieurs où j'allais jouer. Messieurs Conquet et Decujistes avaient dit à mes parents : « Votre fille, c'est une fille d'ouvriers, mais elle a le droit de venir jouer chez nous ». C'était super, la maison disposait d'un jardin devant et derrière et ça donnait sur le stade. On crapahutait pour regarder ce qui se passait derrière. On allait au catéchisme chez la femme de l'Ingénieur, Madame Conquet, sa fille Marie était dans ma classe. On allait à la messe à la chapelle rue de la Vallée. Après, on est allés à Graville au catéchisme. En 6^e, on allait à l'Aumônerie du collège, mais moi, je voulais faire ma communion avec



les copines ! Plus tard, j'ai été aux Jeunesses ouvrières chrétiennes. J'ai fait le catéchisme auprès d'enfants quelques temps. J'avais recroisé une des petites jeunes, elle m'avait dit : « Je venais chez toi, ce n'était pas pour Dieu, parce que Dieu je n'y croyais pas vraiment, je venais pour le goûter ! »

Dans les maisons en face, vivaient de nombreux Italiens. Je me souviens qu'on passait par la fenêtre pour entrer, il y avait une porte, mais c'était beaucoup moins rigolo ! Little Bob vivait ici, je l'entends encore chanter et jouer de la guitare ! Au début, la rue Viviani n'existait pas, ça ressemblait à une espèce de marais ce coin-là. Il y avait la régie des tabacs, on prenait ce petit chemin quand on allait à l'école. Un jour, on avait fabriqué des cerfs-volants et on est allés dans ce champ un peu marécageux... C'était la liberté ! L'école, c'était George Sand. Les enfants des ingénieurs allaient à l'école privée du Sacré-cœur, ils partaient en bus avec leur uniforme. Et moi, je ne sais pas pourquoi, je prenais ce petit bus ; il me déposait à George Sand, pour revenir, c'était pareil. Parfois, la boulangère, comme elle faisait sa tournée avec une petite camionnette, déposait les enfants à l'école. J'entends encore la cloche du train de la régie des tabacs. Il avançait lentement, et à côté, un monsieur avançait sur le boulevard avec sa lanterne pour signaler le train. Quand ils sortaient de l'usine, les ouvriers devaient se dépêcher pour passer devant la locomotive, parce que s'ils ne passaient pas, parfois, le train stationnait une partie de la nuit, alors il fallait contourner tout le convoi. Des fois, ils escaladaient le train. Et puis, il y a un son qu'on n'aimait pas du tout, c'était celui de la sirène en pleine journée. Ça voulait dire que s'était produit un accident, mais on ne savait pas où, on n'arrivait pas à déterminer. La sirène, ça faisait peur.

On a quitté le quartier, j'étais en 4^e ou en 3^e. Ce n'était pas très gai là où on vivait et pourtant, le soir où on est partis, j'ai pleuré. Mon père ne comprenait pas : on allait vivre dans un appartement, avec plus de confort, mais moi, j'avais toujours vécu ici, c'était dire adieu à l'enfance peut-être. Après, on a vécu rue des Chantiers, aux Champs Barets. Ça appartenait aussi à l'usine. Dans notre logement, je me souviens de la cuisine avec sa verrière et du ventilateur. L'immeuble était plus confortable, mais ça faisait un peu plus loin pour aller travailler. Mes parents y allaient à pied. Quand on allait au Havre, on prenait le bus.

UNE VIE DE QUARTIER

Les commerces étaient assez nombreux dans le quartier : le coiffeur pour dames boulevard de Graville, le coiffeur pour hommes à côté du bar le Bergerac, bar qui existe toujours d'ailleurs. J'y allais chercher des cigarettes pour mon père parfois ; à l'époque, on ne se posait pas trop de questions de vendre des cigarettes aux enfants ! En face de l'usine, au coin de la rue Jules Delamare, il y avait un autre bar, qu'on appelait « le bar des Pieds Noirs ». Et entre les deux, encore un autre. Le charbonnier, Monsieur Brunet, passait chez nous. Il avait une carriole bleue, assez grosse, tirée par des chevaux blancs. On aimait bien quand il passait. Je revois aussi cette dame avec son âne et sa chèvre, elle rejoignait le Square Saint-Roch, pour faire faire des petits tours aux enfants. Les boulangers, Monsieur et Madame Allais, avaient deux filles, Catherine et Annick ; Monsieur et Madame Bénard étaient aussi boulangers, on avait une boucherie, un café, la charcuterie Turotte, un droguiste qui faisait le coin...

Dans l'avenue des Tréfileries, on pouvait aller au cinéma, au début, c'était le cinéma polonais, les fauteuils étaient verts, ça faisait vraiment salle de spectacle, avec la scène. Quand se déroulait l'exposition camping, on y faisait les repas. Je n'ai pas souvenir d'être allée au cinéma ; en plus je ne parlais pas le polonais ! Je ne suis jamais allée à l'école polonaise non plus, papa voulait une intégration maximale. Les Polonais faisaient des fêtes, avec des costumes folkloriques. Ça m'aurait bien plu ! Dans l'avenue des Tréfileries, il y avait le foyer des jeunes, c'était l'ancienne pouponnière je crois : si les femmes allaitaient, elles pouvaient venir allaiter le bébé à la pouponnière quand elles travaillaient, mais ça, je n'ai pas connu. Du temps du foyer, je me souviens que sur les murs, étaient punaisés des dessins représentant des gymnastes ; la distribution des jouets de Noël se faisait ici. Au départ on fêtait Noël à la salle des fêtes de Graville, on avait un spectacle et une tombola. Les dernières années, on pouvait choisir son cadeau. Je me souviens, j'avais pris un cyclo Rolls avec ses quatre roues et ses deux pédales. Maman, du fait de ses responsabilités, allait faire un pré-choix pour les cadeaux, j'adorais y aller avec elle. On allait chez Constantin au Havre. Elle s'est aussi occupée des achats groupés : chocolats, linge de maison, huîtres... Ça permettait de

bénéficiaire de meilleurs prix. Elle arrivait à gérer, parce qu'elle avait quelques heures de délégation. Il y avait beaucoup de solidarité entre les gens. Quand il y avait un décès, une collecte pour la famille était organisée. On partait tous ensemble à l'école.

UNE VIE RICHE EN ACTIVITÉS ET MAI 68 EN POINT D'ORGUE !

Je suis partie une seule fois en colo' avec les Tréfils', du côté de Pontarlier. Je n'ai pas tellement aimé ça : d'abord, je n'aimais pas dormir, et la sieste était obligatoire ! On arrivait, on nous habillait des pieds à la tête, un short pour le mois, ça ne faisait pas beaucoup, moi, j'avais éclaté le mien... On nous donnait aussi une vareuse et la cape par-dessus. Tout le monde à la même enseigne ! Je me souviens surtout d'avoir visité une chocolaterie, ça, c'était bien ! Je faisais de la gymnastique avec Monsieur Le Bourvellec. Je revois les matchs de football au stade des Tréfileries, il fallait faire des pronostics ! Tous les ans, on organisait la fête omnisport, et ce jour-là il y avait un lâcher de pigeons, c'était magique. On participait aussi au banquet annuel des sportifs, c'était du côté de Fontaine-la-Mallet, dans un restaurant. Le 1^{er} mai, une course de vélos était organisée, peut-être avec le comité des fêtes de la Vallée Béreult, le circuit passait par le boulevard Jules Durand, boulevard de Graville, rue de la Vallée, peut-être ensuite par la rue Jules Delamare. Nous, les enfants, on se mettait dans un endroit stratégique parce qu'il fallait couper des rails, avec les pavés ... S'il y avait des gamelles, c'était là : à proximité du Bergerac.

À travers le comité d'entreprise, maman s'occupait du repas des Anciens ; on allait voir des spectacles à Paris, c'était joyeux. Je me souviens des spectacles de Robert Hossein : *Notre-Dame de Paris*, *Potemkine*, *Un homme nommé Jésus*, on a aussi vu Holliday on Ice... On bénéficiait des jouets de l'arbre de Noël, le corso fleuri, on faisait les fleurs... J'ai même été « petite princesse » une année, installée sur un char avec une balançoire. Avec la section camping, le personnel pouvait louer une tente pour quinze jours, trois semaines. Il fallait apprendre aux gens à les monter parce que ce n'était pas évident et au retour, il fallait vérifier leur état. L'exposition camping avait lieu tous les ans ; je me souviens avoir mis des autocollants jaunes sur les pare-brises des voitures, « La

Hutte». On avait les concours de pétanque, de pêche, certains emplacements particuliers sur le port étaient prisés. Après avait lieu la remise des lots aux pêcheurs.

Les soirées dansantes dont je me rappelle le plus, c'était au moment de mai 68, les usines étaient occupées ; pour moi, mai 68, ça a été très joyeux, on passait la journée dans la cour de l'usine puisque les écoles étaient fermées, on pouvait aller manger à la cantine. On faisait du ping-pong, de la pétanque, les bals s'improvisaient dans la cantine de l'usine, ça ramenait de l'argent dans les caisses. Comme papa et maman habitaient près de l'entrée, au niveau du piquet de grève, parfois tout le monde finissait à la maison : communistes, prêtres ouvriers, tout le monde confondu ! Un jour l'un a demandé à ma mère de faire des crêpes, elle a dit « D'accord ! Mais avec quoi je fais ça ? » Tout le monde est allé chercher les ingrédients... La dernière fois que Maman avait fait grève, c'était en 36 avec sa propre mère. En 68, quand elle est allée à une manifestation, ça a été l'événement parce que ce n'était pas tellement son truc. Pendant la grève, certains commerçants donnaient des choses pour soutenir le mouvement. Quand il y avait des manifs au Havre, les manifestants partaient d'Harfleur, ils passaient sur le Boulevard Jules Durand et les ouvriers des usines se joignaient à eux. C'était un cortège très impressionnant.

J'ai travaillé un peu aux Tréfileries pendant les vacances, l'usine prenait souvent les enfants des ouvriers. J'allais voir maman dans son atelier. J'allais tirer des plans à l'autre bout de l'entreprise. Il fallait comptabiliser tout ce qui avait été sorti en fils. C'était rigolo. Quand je suis arrivée, Monsieur Donne, le responsable a dit : « Nous avons une stagiaire, il faut lui faire de la place ». Aussitôt, un jeune homme a poussé toutes ses affaires et il a dit : « tu peux te mettre là ». C'était mon futur mari...

Béatrice

LES CHAMPS BARETS À L'HONNEUR

UN APPARTEMENT AUX PETITS OIGNONS !

Je suis née en 1953. Nous avons habité avec mes parents au 518 rue des Chantiers, c'était le dernier immeuble tout au bout avant la passerelle qui passait sur la voie ferrée. Avant cela, mes parents ont habité allée Daumier, un deux pièces, les toilettes dans la cour... et ils avaient déjà trois enfants. Et puis, ils sont arrivés aux Champs Barets. Nous étions six enfants et nous vivions dans un appartement que papa avait obtenu grâce aux Tréfimétaux. On était au dernier étage, avec un super balcon, une vue sur les Jardins des Tréfimétaux, des jardins ouvriers. Pour papa et maman, c'était formidable parce qu'il y avait l'eau courante. Par contre, il fallait monter le charbon pour alimenter la cuisinière ! C'était un appartement super, on rentrait dans un immense couloir : sur la gauche, une très grande pièce de vie, avec une cuisine et cette hotte vitrée sur toute la largeur de la cuisine avec plan de travail en dessous. Sur la droite, les toilettes et une salle de bain, et trois chambres : la grande chambre au fond du couloir était celle des filles, à droite, celle des parents et une pièce aménagée en salle dans laquelle dormait mon frère. Plus tard, papa a séparé

cette grande pièce de vie pour faire une petite chambre pour les filles aînées : elles avaient des lits superposés et un plan de travail, c'était assez sommaire, mais on était heureux. Je suis restée dans ce logement jusqu'à mes dix ans, ça fait des gros souvenirs... Papa avait un jardin de l'autre côté de la rue. Après le travail, il allait jardiner de manière à ce qu'on ait les fruits et les légumes, six enfants à la maison c'est pas toujours facile... En bas de l'immeuble, il y avait un immense jardin avec un bac à sable, c'était le lieu où tous les enfants se retrouvaient, on était nombreux dans cet immeuble, c'étaient des très grandes familles. On faisait des cache-cache, de la corde à sauter, on jouait aux billes. Je me souviens qu'on prenait l'une de mes sœurs, on l'asseyait et on la tirait par les pieds pour faire le tracé de billes... On jouait à la poupée, à la marchande : de temps en temps, on allait chez « Ti'fouillis », une boutique où on trouvait de tout, on pouvait acheter les bonbons à l'unité, « bonbon-carotte », « bonbon petit-pois »... après ça, on pouvait jouer à la marchande ! On avait un voisin qui avait transformé sa cave en un lieu où tous les gamins se retrouvaient et il projetait des films. Quand il ne faisait pas beau et qu'on ne pouvait pas jouer dehors, on se retrouvait tous à la cave ; c'était comme des diapos avec une espèce de petit appareil à manivelle.

Plus tard, j'avais neuf, dix ans, on a déménagé rue de Montmirail, il y avait trois petites maisons identiques, qui appartenaient aussi à l'usine. Elles existent encore d'ailleurs, restées dans leur jus ! On y a vécu sept ou huit ans, jusqu'à ce que mon père quitte l'usine.

LES TRÉFILS', UN SOUTIEN AUX RÉFRACTAIRES

J'ai récemment retrouvé un écrit de maman dans lequel elle explique l'arrivée de papa aux Tréfileries. À la maternité elle avait rencontré une sage-femme qui connaissait le directeur de l'usine et qui lui avait dit qu'ils embauchaient des réfractaires. Mon père avait été réquisitionné pour le STO en Allemagne, il avait pu rentrer en France lorsque mon frère est né, il n'a pas eu le courage de repartir, alors il est resté et il s'est caché. Les Tréfimétaux acceptaient de prendre des personnes réfractaires comme lui. Mes parents ont eu la chance de pouvoir survivre parce que maman étant déclarée seule, au niveau de la carte alimentaire, il n'y avait pas suffisamment de pain

pour tous. Elle explique, dans cet écrit, que papa était aussi nourri à la cantine de l'usine, je pense que le directeur était très humain. En tous cas, c'est comme ça qu'il est rentré aux Tréfimétaux ; il avait vingt-trois ans, c'était en 1943. Il y a fait une grande partie de sa carrière. Il est entré comme simple ouvrier, il a fini contremaître. Il allait travailler en vélo au début, après il a eu un scooter. Ce n'était pas très loin. L'entrée de l'usine se faisait par la rue de la Vallée. Et puis, il y a eu un remaniement au niveau de l'entreprise. Il n'a pas pu finir sa carrière là-bas ; il est parti au début des années 70. Quand il a quitté les Tréfils', il a été embauché par une entreprise pour retrouver un peu son métier initial : couvreur plombier et monteur en chauffage. Il ne parlait pas beaucoup de son travail ou de ses collègues, ce n'était pas des sujets de conversation chez nous. J'ai eu deux oncles qui ont travaillé aux Tréfileries : Paul y a fait toute sa carrière. Il travaillait dans les bureaux, c'était une « chemise blanche » ; Pierre était au câblage. Les différences se ressentaient un peu... Je me souviens des sonneries des entreprises qui annonçaient la fin du travail ; je me souviens aussi du bruit des trains sur la voie de chemin de fer. Il n'y avait pratiquement pas de voitures, et les bruits de l'usine ne parvenaient pas jusqu'à nous ; il y avait aussi la sirène de l'Électro-Mécanique un peu plus loin. C'était très calme comme quartier.

Maman restait à la maison... six enfants... Il n'y avait pas de machine à laver au début, il fallait descendre à la cave, un énorme chaudron était à disposition de tout l'immeuble, il fallait mettre l'eau à chauffer, mettre le linge à tremper.

VIVE LES CHAMPS BARETS !

Les Champs Barets, c'était super ; je me souviens du petit marché où les mamans se retrouvaient, pas de grandes surfaces à l'époque ! On montait tous à pied à l'école de Graville : l'école George Sand n'était pas encore construite. Il n'y avait pas l'auto-pont, on traversait la voie ferrée. Le jeudi, on avait le caté dans l'ancienne église de Graville, c'était une activité répandue dans l'immeuble. Sinon, on n'avait pas tellement d'autres activités, à part la chorale de Jean Maridor avec Mademoiselle Leboulanger et Madame Picot qui étaient institutrices. Les cinq filles de la famille ont chanté à la chorale ! On participait à des

concours départementaux jusqu'à Rouen. C'était une activité que beaucoup d'enfants de l'immeuble pratiquaient. Le cinéma Le Star était en face de l'église, à côté de la poste, et parfois, les parents nous emmenaient à la forêt de Montgeon, au Square Saint-Roch, à la plage. On montait voir les grands-mères par l'escalier roulant. Et puis, dès qu'on a eu une voiture, papa nous a emmenés à Lisieux! Après, je suis allée au collège Joliot Curie, pour mes sœurs ça ne s'appelait pas encore collège, c'était le « lycée de jeunes filles », à l'emplacement de Joliot Curie. À Gravelle, il y avait des bains municipaux et après, une Harmonie municipale a investi les lieux... C'était fréquent les bains municipaux au Havre à cette époque, les gens pouvaient se doucher au moins une fois par semaine comme ça.

Beaucoup de choses se passaient à Gravelle. On allait chez Lecointre, l'épicier qui fournissait l'essentiel. « P'tit fouillis » était à l'angle du Docteur Richard et Jean Maridor. On trouvait tout, tout, tout chez elle! Elle vendait toutes sortes de choses avec un système d'accrochage au plafond très ingénieux. C'était vraiment en fouillis et elle retrouvait tout. C'est souvent là qu'on achetait une gourde pour partir en colonie. Je me rappelle aussi du pèlerinage à la Vierge Noire : pour les enfants qui avaient du mal à marcher, les mamans déposaient des petits chaussons pour que la Vierge les aide à progresser dans l'apprentissage de la marche, maintenant, il y a plus de lumignons que de chaussons. J'ai eu mes petits chaussons là-bas. On allait au gymnase qui restait ouvert à tout vent, c'était un lieu de jeux même si on n'était pas très rassurés. C'était très vieillot, en mauvais état, il sentait la poussière, c'était aussi l'aventure. Il était ovale avec des fenêtres très hautes, et un éclairage particulier. Mais quand je pense à cette époque, ce qui me revient en mémoire en premier, c'est cette bande de jeunes avec les jeux dans le bac à sable, ce sentiment de sécurité pour mes parents ; à tel point que quelquefois on ne montait même pas goûter : un petit panier descendait depuis la fenêtre avec le goûter! Même si c'était difficile pour mes parents au niveau financier, il y avait le nécessaire et tout cet amour...

ET LES COLOS...

Les colonies des Tréfileries, c'étaient nos seules vacances. On pouvait y aller à partir de six ans jusqu'à quinze ou seize ans. Moi,

j'y suis allée de mes six à mes dix ans. Filles et garçons étaient séparés. Nous, on partait à la Ferté-Fresnel avec une simple petite valise : brosse à dents, dentifrice, chaussures, chaussettes, et on était habillées par les Tréfimétaux : des sous-vêtements jusqu'à l'énorme cape qui nous protégeait de la pluie. Ma sœur Yvette se rappelle de cette cape parce qu'elle se faisait des grandes jupes de princesse, sauf que c'était du drap et pas de la soie! On faisait du rotin, de la couture, des travaux manuels, des décorations en papier crépon, des grandes promenades, des grands jeux... Je me souviens des « jeux olympiques », de kermesses, et aussi des veillées... On allait dans la « Maison de Blanche-Neige » : une petite maison pas loin du château qui ressemblait à la maison de Blanche-Neige : chaque groupe avait droit à sa veillée avec la directrice qui contait des histoires. C'étaient les grands classiques! Je me souviens d'avoir fait la « Fête des Lumières », dans le sous-sol du château ; c'était réservé aux « Grandes ». Les monitrices drapaient toutes les filles, on avait une petite couronne dorée sur la tête et on défilait avec des petits lumignons. Et le soir, on nous servait un repas éclairé à la bougie. C'était la dernière année. Après on basculait sur Armeau, en Bourgogne. Je me rappelle aussi de l'immense dortoir, c'était une ancienne chapelle, on montait l'escalier pour aller se coucher, il y avait des lits tout autour. On partait un mois et on attendait la « journée des parents » en milieu de séjour. L'usine organisait un voyage en car pour les familles, peu de personnes avaient une voiture à l'époque. C'étaient nos seules vacances, on était heureux, et souvent on retrouvait des filles de l'année d'avant, c'est comme ça que j'ai rencontré mon amie Marie-Louise... Le parc était immense et ces jeux qu'on faisait... c'était quelque chose! Quand on partait en pique-nique, on tirait une carriole avec notre repas dedans. Pour les parents, c'était un grand soulagement : on n'a pas beaucoup d'écart d'âge, et là, d'un coup, tout le monde partait! Et puis à Noël, on avait des cadeaux avec les Tréfileries, c'est ce qui allait près de nos chaussons... C'était une belle période de nos vies.

Benôit

LA POLOGNE EN MÉMOIRE

Mon père a choisi mon deuxième prénom, Jan, le même prénom que mon grand-père paternel. J'ai 53 ans, je suis né au Havre et je m'inscris dans une longue tradition polonaise. Entre le boulevard Jules Durand et l'Hôtel des Ingénieurs, il y avait un baraquement, c'était la salle des fêtes, un bâtiment en bois dans lequel on faisait des bals. Et après l'Hôtel, une bâtisse plus longue à étages accueillait aussi des Polonais. Et bien sûr, il y avait la Cité des Polonais. C'est tout ce secteur que « Monsieur Lazare » avait acheté. Les Polonais sont arrivés au Havre au début des années 20 pour travailler à l'usine des Tréfileries. Ma grand-mère paternelle est née en Allemagne. La communauté polonaise était importante dans les années 20. Mon père est né au Havre, il est né Polonais en 39. Ma mère, polonaise, est née à Sallaumines dans le Pas-de-Calais. Les Polonais avaient toujours l'espoir de retourner en Pologne. La seconde guerre mondiale a tout coupé.

Mon grand-père paternel est né à New York. Il était revenu en Pologne, pendant la Première Guerre mondiale, mais il ne voulait pas rester. Il est passé par Le Havre pour prendre le bateau et repartir et... Il a rencontré ma grand-mère ; finalement, il est resté. Elle travaillait aux Tréfilis' mais pas longtemps. Elle s'est retrouvée veuve en 42, avec cinq enfants. Comme elle parlait couramment l'allemand, elle a travaillé pour une entreprise de construction allemande. Après-guerre, elle est devenue cuisinière à l'Hôtel des Ingénieurs, elle a eu cette chance ! Elle s'appelait Joséphine. C'était francisé, en

polonais, c'est Josefa. Elle y a travaillé longtemps. Elle savait cuisiner la cuisine polonaise, et à la fin, elle savait tout faire. Elle bénéficiait d'un logement de fonction. Je suis né un peu dans la cuisine, bon vivant ! Ma grand-mère, avec son père et ses frères et sœurs habitaient rue de la Vallée. Trois de mes oncles ont travaillé aux Tréfilis'. L'un d'eux, Joseph Wiczak, est très vite devenu footballeur professionnel, il jouait à Rouen, Fécamp, Dieppe... Mais, c'est dans l'équipe des Tréfilis' qu'il avait commencé. Mes oncles et tantes ont fini par partir de la Cité, il n'y avait pas assez de confort. Une de mes tantes était restée avec ma grand-mère jusqu'au bout ; quand il a fallu partir, elles ont déménagé à Bléville, en immeuble. La Cité des Polonais a malheureusement été démolie.

Bogdan

UNE PETITE POLOGNE AU HAVRE

LE GHETTO

J'ai 86 ans. Je suis né en 1938, un 1^{er} avril, à la Cité des Polonais. Mes parents étaient Polonais et ils le sont restés jusqu'à leur mort. Ils ne parlaient pratiquement pas français, c'était uniquement pour se faire comprendre dans le quotidien. Ils sont arrivés

au début des années 20 sous contrat, ma mère directement au Havre, dans une ferme, et mon père dans une briqueterie du côté de Gisors. Ensuite, ils se sont retrouvés au Havre, dans la Cité : à l'époque, entre parents et enfants, il n'y avait pas tellement de dialogues... J'ai deux frères, maintenant décédés. J'ai vécu à la Cité jusqu'à mes 24 ans, jusqu'à mon mariage. Ma femme était institutrice, on a habité l'école d'Harfleur un an ou deux, puis on a emménagé dans la maison actuelle un 1^{er} mai 68 ! Ma femme est décédée il y a deux ans.

On habitait l'un et l'autre la Cité. Moi, j'habitais au 27 et elle au 35. On se connaissait depuis notre naissance ! Elle était aussi d'origine polonaise. Des gens à s'être mariés à la Cité, on doit être trois ou quatre sur soixante-douze familles. Étant issus tous les deux de familles polonaises, on a gardé les traditions. La Cité, c'était un ghetto, on vivait entre nous avec nos associations, un orchestre, une harmonie avec des Anciens, un curé qui venait régulièrement, un syndicat ; d'ailleurs, ça a posé des problèmes à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ceux qui militaient dans ce syndicat étaient d'obédience communiste, il y a eu quelques expulsions... On recevait un journal du Nord de la France. Là-bas, avec les mines, c'étaient que des Polonais pratiquement ! Certaines maisons avaient des petits jardins devant, mais la plupart des habitants allaient aux jardins familiaux des Neiges. Tout le monde avait son vélo, les hommes conduisaient et les femmes dans la carriole derrière ! À la maison, nous parlions polonais. Mon frère aîné le parlait très bien, l'intermédiaire a été élevé au sein de notre famille, mais il n'avait aucun attrait pour la Pologne, ça ne l'intéressait pas. D'ailleurs, mon frère aîné était marié avec une Polonaise, et mon deuxième frère s'est marié avec une Française, il était complètement déconnecté ! Une fois mariés, avec ma femme, nous avons continué à parler polonais entre nous, notamment en présence des enfants quand on avait quelque chose à cacher ! Mes enfants comprennent aussi la langue : lorsque nous sommes devenus parents, nos vacances c'était la Pologne, en juillet ou en août, et ils côtoyaient, dans la famille, des enfants qui parlaient tous le russe.

On fréquentait l'école polonaise, après l'enseignement public français, on finissait à 4h30 à l'école Valmy, à 5h on était à la maison, à 5h30 on repartait à l'école polonaise jusqu'à 7h30 ; c'était aussi

le jeudi après-midi. On apprenait comme à l'école française mais en langue polonaise, avec une partie folklorique : chant, danse, histoire polonaise, géographie... L'école se trouvait dans une des salles à côté du cinéma. C'était aussi une salle de théâtre et l'orchestre des Polonais s'y produisait. Mon père y était, il jouait du basson. Il s'appelait François, Franciszek.

Chacun garait son vélo dans la cour, mais au départ, il y avait une fille, Wanda, qui la première a eu un vélo ; elle faisait payer les copines pour faire un tour avec ! Nous, les gars, on avait un vélo sans frein : on s'entraînait à faire le tour du stade ; pour s'arrêter, on chopait la main courante, on écartait les jambes, le vélo partait et le suivant l'attrapait ! Autour du stade, on jouait à Tarzan dans les arbres ; on était des vrais champions, on passait de branches en branches, des fois il y avait des chutes.

PÂQUES SOUS LES GOUTTES...

Les chants polonais étaient chantés lors des manifestations à l'église avec le prêtre qui venait de temps en temps. Tous les ans, une sortie était organisée à Lisieux. Ça continue un peu : tous les mois, on a un prêtre polonais qui vient à la chapelle Saint-Michel, il y a une salle paroissiale, mais, il n'y a pas tellement de monde. Il fait un office en polonais. Mon épouse y allait régulièrement au début, après ça s'est estompé.

Il y a eu les fêtes traditionnelles. Par le biais de l'école, on avait formé un groupe, on était affiliés au KSMP : la jeunesse catholique polonaise, on chantait, on dansait en habits traditionnels. Il y avait toutes les fêtes religieuses, Noël, Pâques... Le lundi de Pâques, le matin en se levant, on arrosait les gens, des fois les jeunes gars montaient sur les toits des maisons, là où habitaient des filles, ils attendaient parce que, à la Cité, les commodités étaient à l'extérieur, le matin il fallait bien sortir. Les gars montaient sur le toit de la maison et attendaient que la fille sorte, et à ce moment-là, « Vloum ». La tradition voulait que les garçons arrosent les filles, et l'après-midi c'était les filles qui arrosaient les garçons, mais généralement, ça s'arrêtait à midi... Ça persiste encore un peu. Nous avons appris à nos enfants ; ils ont tous des copains et copines français qui ne connaissaient pas, et qui maintenant se conforment à cette tradition, aujourd'hui, c'est plus avec des sprays, au pire un

verre d'eau. Moi, plus jeune, je me faisais arroser au lit : ma femme se levait bien avant moi! Ça symbolise le renouveau, on appelle ça le « Śmigus-dyngus ». Quand les familles s'entendaient bien, elles passaient chez les unes et les autres pour se souhaiter la bonne année, ce qui fait que la majorité des hommes, quand ils rentraient le midi, ils ne tenaient plus tellement sur leurs jambes! Après il y avait toutes les fêtes qui étaient liées à la Pologne : le jour de l'Indépendance, ou le 3 mai, qui était la fête nationale en Pologne...

LES DEUX CITÉS

Sur le temps libre, on faisait du sport, le jeudi quand on pouvait. Le matin c'était catéchisme, l'après-midi c'était l'école polonaise, on n'avait pas beaucoup de temps libre en fait; mais pendant les vacances, on faisait des parties interminables de foot, c'était toujours France /Pologne.

La Cité des Tréfileries, on l'appelait la « Cité française ». C'étaient des baraquements, peints en vert; alors que la Cité Polonaise c'étaient des maisons en dur. Ça créait des envieux, il y avait toujours une certaine rivalité. Chez nous, tout le monde avait ses propres toilettes attenantes au logement; dans la Cité française, les toilettes étaient à l'extérieur, mais ne jouxtaient pas la maison, et c'était pour plusieurs familles. Elle a été détruite en 1989, ça a pris plusieurs années. Les familles disposaient de deux lavoirs, le lavoir polonais et le lavoir français, on ne mélangeait pas son linge sale! Le lavoir, c'était immense. Il y avait au moins huit fourneaux. Chacun ramenait son bois pour chauffer des cuves énormes. Les mères faisaient bouillir le linge là-dedans. Il y avait des tables pour brosser le linge, et l'eau courante pour rincer. Après, elles étendaient le linge devant chez elles, ou derrière « le trou », certains avaient installé des étentes le long du terrain de foot. Même au sein des Polonais, au fameux lavoir, il y avait les gens du lundi et les gens du mardi : la « Cité du bas », le lundi, et la « Cité du haut » le mardi. Ça faisait deux clans. À l'origine il y avait deux barrières sur l'avenue des Tréfileries, on passait par un petit portillon sur le trottoir. Tout le monde devait passer par ici. Un jour, un petit malin a percé le mur, il y a eu un « trou » et les gens se sont mis à passer par là, c'était plus court. C'est aussi là qu'il y avait, de temps en temps, des bagarres de gamins avec la Cité des Français!

Mais, notre terrain de jeux, c'était le terrain vague derrière « le trou », c'était de la terre battue. On se retrouvait tous, Français et Polonais. On se fréquentait par le biais de l'école, du catéchisme, et le soir, on se retrouvait tous dans le terrain vague. On jouait à « la passe », anglaise ou française, aux dés. Il fallait faire un double cinq ou double six pour gagner d'emblée, si vous faisiez double As vous perdiez d'emblée... Des fois, on pouvait se retrouver à quinze à jouer. Les gamins commençaient à jouer, puis, un ou deux adultes arrivaient et commençaient à miser, et nous, les gamins, on se faisait évincer! Notamment, le quinze du mois, les dockers venaient, certains y perdaient leur paye! On avait installé un filet de volley, parce que parallèlement, on jouait dans un club, le club de volley de l'Air Liquide. Dans le coin, on trouvait aussi des jardins ouvriers et une mare. Je suis même tombé dedans un jour de gel où la glace n'a pas supporté mon poids! À la bonne saison, on allait y pêcher des grenouilles. On avait aussi un terrain de basket et des courts de tennis. J'ai connu le Cinétréfilis, j'y ai vu *Autant en emporte le vent*; c'étaient toujours des westerns, des Laurel et Hardy... On allait aux champignons et aux myrtilles à la Forêt de Montgeon, à vingt ou trente gamins! Il y avait le camp des cigarettes là-haut à l'époque. On pouvait aussi aller à la mer mais c'est dans la Seine, et surtout dans le canal de Tancarville, que notre génération a appris à nager. Le grand défi, c'était de sauter du Pont 6!

AUTOUR DE LA CITÉ

À côté, se trouvait « l'Hôtel des célibataires »; beaucoup de Polonais y vivaient. Les ouvriers y restaient tant qu'ils étaient célibataires et après, certains venaient à la Cité des Français ou des Polonais. Il y avait deux bâtiments de l'autre côté de la rue qui sont devenus le centre d'apprentissage des Vikings. Au 93 Boulevard Jules Durand, il y a eu quelques Polonais et notamment un « Wartowniki » qui s'était marié avec une française. Les « Wartownikis », c'était des prisonniers polonais qui avaient été libérés par l'armée américaine, ils avaient été constitués en unités non combattantes, partout en France. Au Havre, rue Amiral Mouchez, il y a eu un camp avec ces gars-là. Ils gardaient les prisonniers allemands. J'avais une dizaine d'années. On les avait reçus dans l'école polonaise. La majorité d'entre eux est partie en Australie, au Canada,

aux États-Unis, très peu sont retournés en Pologne, et certains sont restés au Havre, se sont mariés. Après la guerre, le fameux Rogoski qui habitait au 93, jouait de l'accordéon, les soirées d'été, il venait à la Cité, il jouait et ça dansait. Le camp de prisonniers allemands était là où il y a parfois des gens du voyage maintenant. Il y avait un autre camp où les prisonniers allaient travailler, à l'endroit du dépôt de l'armée américaine, là où était Chicago avant et l'entreprise Lepage, un ferrailleur, encore avant. Gamin, j'avais fait connaissance avec un prisonnier qui parlait polonais, et je lui fournissais le journal. C'étaient des gens qui venaient de Westphalie, cette partie de la Pologne occupée par l'Allemagne.

Quasiment en face du 93, sur le Boulevard Jules Durand, qui accueillait beaucoup de cafés, il y en avait un qui faisait bureau de tabac, il s'appelait le Bouly. Dans le coin, il n'y avait qu'un commerçant d'origine polonaise, il tenait une épicerie; on avait aussi un tailleur rue de la Vallée, qui était Lituanien et qui parlait polonais, marié à une Polonaise. Le Bergerac face à l'Usine 1 était très fréquenté! En face de l'église, le café accueillait des bals tous les samedis. Il y avait des bals polonais parfois, ils avaient lieu dans la grande salle à côté de l'école; on faisait venir un orchestre de Caen.

LES TRÉFILS' ET L'ÉLECTRO'

Ma mère a travaillé, mais jamais aux Tréfileries, une fois mariée, elle est restée à la maison. À l'époque, peu de femmes travaillaient, quelques-unes aux Corderies de la Seine. Mon père était manoeuvre au laminoir. Ils en parlaient de l'usine, dans un langage, il fallait comprendre! Ils se retrouvaient, avec des collègues, tous les samedis soir pour jouer à la belote, donc ils parlaient un peu du boulot, ils travaillaient dans différents secteurs de l'usine, j'étais présent mais ça ne me concernait pas... À la belote, s'affrontaient trois clans, c'étaient toujours les mêmes équipes qui se regroupaient chez l'un ou chez l'autre; la plupart du temps, c'était chez mes parents. Ma mère jouait aussi. C'était histoire de passer le temps; des fois, ça se terminait mal...

L'usine des Tréfileries était située entre le Canal de Tancarville, le boulevard Sadie Carnot, la Compagnie Électro-Mécanique et la rue des Chantiers. À l'entrée de l'usine 1, il y avait une coopérative, elle a été détruite après la Seconde Guerre. On y allait pour chercher

des bonbons, c'était un genre d'épicerie. Les gens travaillaient aussi le samedi. Ils faisaient les quarts, les gars qui finissaient à 2h se faisaient embaucher sur le port à 3h. Il y avait tellement de boulot! Moi, j'ai travaillé aux Docks frigorifiques quand j'étais gamin; charrier de la viande congelée, décharger des demi-bœufs des camions pour accrocher sur les chariots et rentrer dans les docks; certains boulots, les dockers ne voulaient pas les faire. Le noir de fumée, la suie, c'était des sacs de vingt-cinq, cinquante kilos! Le blé, la farine, tout ça, c'était dans des sacs, il fallait manipuler. Ceux qui le voulaient avaient deux boulots, ça arrondissait bien les fins de mois. Le dimanche, les gens ne travaillaient pas: messe le matin, à Saint-Augustin, là où il y a la grotte. On dépendait en réalité de la paroisse de Graille, mais Saint-Augustin, c'était plus près. Pour le catéchisme, on allait à Sainte-Honorine. Les gamins de quatorze ans accompagnaient ceux de cinq ou six ans.

J'ai fait ma carrière à l'Électro'. J'ai travaillé jusqu'en 94. Ça fait 30 ans que je suis à la retraite. Je suis allé à l'école jusqu'à 14 ans. Je marchais bien, et à 11 ans, quand j'ai demandé l'autorisation à mes parents de poursuivre mes études, ils m'ont dit: « Non, on n'a pas les moyens. Et de toute façon, pour quoi faire? » Alors, je suis parti en apprentissage chaudronnerie, comme mes frères. Comme je me défendais bien, j'ai fait trois ans d'apprentissage en fer, après j'ai fait le cuivre. Le moniteur que j'avais, partait à la retraite, je l'ai remplacé pendant un an. Ensuite, je suis parti au service militaire, trente mois. J'ai fait mes classes en Allemagne pendant trois mois et puis j'ai opté pour être officier de réserve, je suis parti en stage à Saint-Mexant. Je suis sorti sous-lieutenant, et là, je suis parti en Algérie. Quand je suis rentré, on m'a affecté dans un centre d'instruction à Courbevoie, pour réintégrer l'Électro'. Je suis rentré dans un bureau d'études. Ils ouvraient une section de BTS à Siegfried. J'avais une formation professionnelle complète, mais ça ne m'intéressait pas tellement, par contre, la formation théorique oui: j'ai passé mon BTS. J'avais 23, 24 ans. La logique voulait que j'aille à Paris à Renault pour devenir « ingénieur maison ». Mais, j'étais père de famille, alors je suis resté au Havre. J'ai trouvé un boulot, j'ai eu de la chance, je récupérais tous les boulots qui n'intéressaient pas les ingénieurs, je me suis retrouvé en Suisse, en Allemagne pour lancer une nouvelle production. J'ai appris plein de choses. À 56 ans, on m'a dit: « vous êtes licencié ». Je m'en doutais mais ça fait mal au cœur.

Édith

LES TRÉFILS', C'ÉTAIT MA VIE

D'ABORD UNE ENTREPRISE

J'ai 74 ans et les Tréfileries, ça a été ma vie! J'y ai passé 41 ans. Tréfimétaux, c'était plusieurs usines et chacune comportait plusieurs bâtiments. Toute l'activité était mélangée, au départ : cuivre, acier puis Almélec. L'acier a été séparé en 1966; en 81, le cuivre a fermé, tous ceux qui restaient sont passés du côté Almélec. Compliquées toutes ces reprises, reventes, séparations d'activités... Quand j'ai été embauchée, j'étais à l'usine 1, c'était le cuivre et on faisait encore un peu d'acier. Puis je suis passée à l'usine 2 plus tard. Dans l'usine 1, c'est le cuivre et l'aluminium, dans l'usine 2, c'est l'acier et l'usine 3, c'est les entrepôts et la caisserie. L'Almélec tirait son nom de l'alliage d'aluminium, magnésium et silicium. Dans l'usine 2, en plus des ateliers de production, on trouvait le « bungalow » c'était le contrôle, et un peu en retrait, le « magasin des expéditions ». Au « magasin général » les gars allaient chercher le matériel pour travailler; en hauteur, on trouvait le bureau d'étude et l'administratif... Moi, j'étais du côté administratif. L'infirmierie était en face, tout comme le bureau du personnel et la « caisse », à l'époque on payait les gens en liquide. D'ailleurs, les bistrotts en face de l'usine étaient

nombreux. Certaines épouses attendaient leur mari le jour de la paye devant l'usine parce qu'ils avaient de telles ardoises au bistrot qu'elles ne voyaient pas la couleur de la paye! J'ai le souvenir d'un homme qui venait en vélo à l'époque, les trains rentraient dans l'usine, il buvait tellement qu'il mettait les roues de son vélo sur le wagon pour pouvoir rentrer jusqu'aux Champs Baretts tracté par la locomotive! Au milieu de la cour, se trouvait le bâtiment de la direction. Elle était au premier étage et, en dessous, on avait « les gens de la cour » : c'était le service réception des matières premières, déchargement, principalement le cuivre. Deux chauffeurs de direction habitaient sur place. Je me souviens aussi de l'ancienne infirmerie : quand j'allais en colonie de vacances, j'avais 6 ans, on y passait!

LES TRÉFILS', UN MONDE EN SOI

En face de l'usine, l'Hôtel des ingénieurs était sur le boulevard Jules Durand, la direction allait y manger, ils n'allaient pas à la cantine! L'avenue des Tréfileries était en face Tréfimétaux, c'est là que se situaient la Cité des Tréfileries et derrière la Cité des Polonais, le cinéma, la pouponnière, la cantine pas loin. Il y avait aussi le terrain de sport, l'US Tréfilerie qui existe toujours d'ailleurs, la salle de gym avec Le Bourvellec, un grand gymnaste! Il a dû mourir à 102 ans et il a fait de la gymnastique jusqu'à au moins 95 ans! C'était un club de gymnastique très important. On avait aussi une grande équipe de foot, j'avais un collègue au service du personnel, il était détaché le jeudi pour aller entraîner les joueurs de foot, enfants et adultes. Mon père faisait du foot d'ailleurs. On organisait la fête des mères; à un moment, on a eu des soucis parce qu'on appelait ça « Fête des mères » : au début, il n'y avait que les mères qui avaient droit au petit cadeau, mais les travailleuses n'étaient pas toutes mères de famille. On s'est battues, nous les femmes, pour que toutes aient le droit à quelque chose, parce qu'ils ne voulaient pas, ces messieurs! Ça a été compliqué! Par la suite, on a appelé ça « Fête de la femme ». On faisait aussi des remises de médailles du travail tous les ans avec le directeur général, Monsieur Alexandre, il a toujours été côté acier lui. En 66, il est passé directeur, belle promotion! Il est parti en 2006 en retraite. On en a vu défilé quelques-uns des directeurs et des

chefs du personnel ! On avait une ambulance, mon père était l'ambulancier en cas de besoin... L'ambulance, c'était juste une voiture blanche avec une croix rouge peinte dessus ! Un jour, ils ont perdu un gars qu'ils avaient pris dans l'ambulance, les portes s'étaient ouvertes ! On avait aussi un camion de pompier, le « petit car » et « le grand car » : dans le petit, les employés avaient le droit d'être transportés, notamment pour aller du domicile à l'usine, mais pas les ouvriers ! Mon père qui était ouvrier n'avait pas le droit de monter dans le car avec ma mère qui était employée ! C'était assez étrange, surtout que mon père, le dimanche, il conduisait les joueurs de foot avec ce même car ! Les chauffeurs de direction allaient chercher des gens de la direction à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, c'est pour ça qu'ils étaient logés sur place, on avait une DS, et je crois qu'on avait une grosse Aronde. En 56, je me souviens que j'ai dû être opérée, mais c'était la grève des bus ! Ce sont les militaires qui remplaçaient les chauffeurs de bus qui m'ont conduite. Et pour le retour de l'hôpital, c'est le chauffeur de direction qui est venu me chercher, c'était une grosse voiture, une Versailles peut-être. La DS c'était pour le directeur. C'était assez bon enfant l'ambiance.

Et puis, on bénéficiait des fameuses colonies de vacances qui étaient organisées par le siège à Paris, à La Ferté-Fresnel, Armond du côté d'Auxerre, dans les Alpes, pour les garçons, celle-là n'a pas duré longtemps... Pour les plus grands, c'était les camps d'ados. Moi, j'ai été en colo de 6 à 17 ans. On était tous ensemble de toutes les usines de France. Les filles habitaient à côté de Lyon, de Carcassonne, dans l'Est ! On était emmenées en car, au début c'était mon père qui conduisait. Il y a une chose qui était très particulière, c'est qu'on était toutes habillées pareil : short gris, chemise rose pour les filles, bleue pour les garçons, et une cape bleu marine par-dessus. J'ai de très bons souvenirs de mes colonies de vacances. Les camps d'ados, c'était un peu différent, c'est nous qui faisons les repas... Quand j'étais jeune, j'allais à la salle des fêtes de Graille. On avait des beaux cadeaux à Noël. La salle était pleine à craquer. Après, quand j'y ai travaillé, on donnait des places pour le cirque ou des spectacles... C'était un gros boulot. On parle de la grande époque où il y avait encore beaucoup d'ouvriers. Je n'habitais pas le quartier, mais j'avais des oncles et tantes qui y habitaient et qui travaillaient aux Tréfileries.

Quand j'étais à l'école, j'allais manger à la cantine de l'usine tous les midis avec mes parents, on avait le droit ; c'était une grande cantine, avec des tables et des bancs en bois. Au fond, c'était la cuisine où Dominique préparait les repas ; c'était un self. Tout le monde pouvait venir y manger, y compris les gens de l'extérieur : les gars des Vikings, des gars de l'Électro' ; et quand la cantine a été abattue, c'est nous qui sommes allés à la cantine de l'Électro. Je me souviens d'un Monsieur qui travaillait sur le port et qui venait ; c'était vraiment ouvert à tout le monde, c'est juste que les gens de l'extérieur payaient plus cher. Ça s'est terminé avant les années 80. Le quartier, c'était une petite ville, on avait tout à portée de main. On sortait de l'usine, on pouvait aller chez le charcutier, le boucher, au pharmacien, vous n'aviez pas besoin de faire des kilomètres pour trouver ce qui vous manquait. C'était vivant, tout le monde se connaissait, tout le monde était du quartier. Au départ, avant que la caisse de retraite commune existe, on avait même une caisse de retraite de l'usine. On disposait aussi d'une mutuelle, une coopérative de consommation, mais ça, c'était bien avant. Je crois que ça existait partout dans l'industrie métallurgique. Dans l'industrie mécanique, il y avait un peu le même système de vie sociale. J'ai organisé des voyages pour les enfants, avec mes collègues délégués du personnel, j'étais aussi bien avec mon patron qui était PDG qu'avec mes collègues qui étaient au syndicat. Je disais : « Je me dois d'être discrète, c'est mon patron qui me paye et c'est à lui que je dois rendre des comptes, mais je suis en très bons termes avec vous, et j'ai envie qu'on travaille ensemble ». Ça a toujours été ma devise.

UNE HISTOIRE DE FAMILLE ET UNE HISTOIRE SINGULIÈRE

On rentrait de père en fils ou de mère en fille dans cette usine, moi, toute ma famille y a travaillé ! Le frère de ma grand-mère y a travaillé avant la guerre, les cousins de mes parents, ma mère et mon père, après la guerre, une tante qui était secrétaire de direction, mes frères et même mon petit-fils. Mes parents sont partis en 79, ma sœur et mon beau-frère se sont connus à l'entreprise, ma sœur a été licenciée en 84... Certaines familles étaient bien connues : plusieurs membres y travaillaient les Lemaitre,

les Duchemin... Petite, si on m'avait demandé, jamais je n'aurais dit : « Je veux travailler aux Tréfileries ». Je voulais être institutrice, après j'ai fait coiffeuse, je n'aurais jamais pensé rentrer à l'usine ! C'était ma punition d'être coiffeuse, j'avais un père très sévère, et j'avais fait des bêtises au collège. Mon père m'a dit : « puisque c'est ça, tu apprendras un métier », j'ai appris, j'ai été coiffeuse... et j'ai été au chômage, résultat, je me suis retrouvée à l'usine. Ma mère m'avait dit : « si tu te tiens à carreau, tu pourras y faire toute ta carrière ». Elle avait raison. Au début, c'était un peu redondant, je n'aimais pas vraiment ce que je faisais et puis, je me suis formée. J'avais des collègues avec qui je m'entendais bien, bien que j'aie été responsable du personnel : comme j'étais rentrée très jeune, on était restés en très bons termes. Mes parents m'ont fait rentrer parce que, eux, ils étaient déjà dans l'entreprise. Ma mère était standardiste ; avec les fiches, elle connaissait les histoires de tout le monde, elle nous racontait les petites anecdotes ! Elle est rentrée en 53, mon père en 45. Mon père a commencé « à la cour » et il a fini à l'entretien mécanique. Il était manutentionnaire puis ouvrier de fabrication et il faisait plein d'autres choses à côté.

Je suis arrivé en 69, l'acier était déjà parti de « l'autre côté » ; je suis rentrée pour l'agrandissement de l'Almélec, on était trois employés au départ, après ça s'est développé. J'étais toute jeune, j'occupais le poste d'employée aux écritures et j'ai gravi les échelons. Je suis rentrée au « bureau des temps ». Les gens étaient payés aux pièces fabriquées, voire à la minute, on calculait tous ces temps de travail : il y avait un salaire minimal et après c'était en fonction du travail accompli. Je préparais la paye, on avait une mécanographie avec des cartes perforées à l'époque. On ne pouvait pas toujours individualiser quand c'était un travail d'équipe, et là, on payait à la pièce, mais ça pouvait aussi être à la longueur de fil produit ou à la bobine. On était cinq filles à faire ces bulletins de paye et les calculs étaient différents selon le métier : ceux qui étaient à la câbleuse, à l'étirage, aux Tréfileries cuivre, au train-fil, qui étaient ébaucheur, à l'entretien mécanique, au pointage... Je faisais la paye avec une règle à calculer, les gens n'avaient jamais la même paye, tous les mois ! Deux personnes ramassaient tous les cartons de pointage le matin, on les appelait les « pointeaux ». Je me souviens de l'un d'eux : un grand personnage qui venait en solex et qui prisait son

tabac ! On avait aussi le service formation, les gens passaient leur permis de cariste à l'usine, on faisait de l'alphabétisation pour les ouvriers étrangers... J'avais un principe : je ne voulais pas qu'on me tutoie, mais ça n'empêchait pas de bien s'entendre. J'y ai fait toute ma carrière et j'y ai vécu toute ma jeunesse, Les Tréfils' c'est ma vie. Même une fois partie, j'ai continué à suivre mes collègues, j'ai fait rentrer mon petit-fils, c'est lui qui a fermé l'usine en 2023. J'y allais encore jusqu'à l'année dernière, une fois par an au moins ; mon patron, quand je suis partie en retraite, m'a donné toutes ses archives en disant : « vous êtes la mémoire de l'entreprise c'est à vous que ça revient ». J'ai quitté l'entreprise en 2010. On peut dire que ça a définitivement fermé en juillet 2023. C'est des Italiens, Angeli, qui nous avaient rachetés, on est resté comme ça quelques années, même si ce n'était plus ce que c'était à la grande époque ! Le cuivre a disparu en 1984. En 1983, une partie du personnel avait été reprise par Thomson, et toute cette partie étirage avait été rachetée par TréfilUnion en 84, d'ailleurs, elle aussi elle a fermé. Ce n'était pas une bonne période, tout le monde se regardait de travers, les gens avaient peur. On ne savait pas qui allait être licencié, qui allait changer d'usine... Ça a été très difficile. Des gens ont été licenciés, reclassés. En 66, les gens partis à l'acier étaient un peu vus comme les vilains petits canards, mais à un moment, tout le monde s'y est retrouvé ! Moi, jusque-là, j'étais seule au service du personnel, j'avais mis en place la paie de Thomson, j'avais une bonne marge de manœuvre, je gérais bien toute seule. Je me suis retrouvée dans un bureau avec une autre personne, ce n'était pas simple de bien s'entendre, je voulais continuer à travailler comme je le faisais, mais là, d'un seul coup, j'étais confrontée à plus de hiérarchie... J'ai quand même fini comme responsable du personnel en 87 quand on a été repris par Angeli, jusqu'en 2010. J'ai commencé à 19 ans et j'ai fait toute ma carrière là-bas. Par contre, j'ai fait beaucoup de formations pour en arriver là où j'ai fini. Ce qui m'a plu c'est qu'on m'a donné l'occasion d'évoluer. Jusqu'en 66, il y avait plus de trois mille salariés, quand je suis rentrée il y en avait encore mille huit cents avec les Corderies. À l'époque, les jeunes qui sortaient du lycée des Vikings, qui d'ailleurs était juste en face de chez nous, se battaient pour aller à l'Électro', ils sortaient de l'Électro' pour venir aux Tréfils', ils retournaient à l'Électro', ils pouvaient se permettre ! Dès le lycée, les jeunes avaient un emploi assuré.

LA FIN...

Ce qui m'a beaucoup marquée, c'est le dernier licenciement en 2002, un atelier complet a fermé, j'ai pleuré toute la journée, les gars venaient me dire au revoir. Ils étaient tous licenciés. Il y en a qui arrivaient avec des bouquets de fleurs. C'était terrible. Ils avaient décidé de ne plus fabriquer les grosses bobines d'une tonne. Le PDG qui était PDG aussi d'une entreprise de Laval s'est assis en face de moi un matin et là il me dit : « je m'en vais au tribunal de commerce, je ferme la ligne. La directive a été donnée cette nuit ». Je suis arrivée dans cette entreprise, il y avait mille huit cents personnes, je suis partie, il n'y en avait plus que trente-cinq. Il n'y avait plus que l'Almelec à la fin. Ils ont fini à une vingtaine... Je suis partie de l'entreprise en disant que j'allais écrire un livre. Je n'ai pas pu le faire... J'avais envie parce que j'ai passé ma vie dans ce quartier ! Dans l'entreprise ! Je voulais faire revivre les deux, parce qu'aujourd'hui ça m'attriste de voir comme il est dépouillé, c'est désolant. J'ai continué à y venir, j'étais bénévole à la Banque Alimentaire qui était dans les locaux d'Eurasia et Eurasia, c'était jadis l'usine 3. Je suis profondément triste de voir comment tout ce quartier a évolué.

Henri

OUVRIER PUIS ENSEIGNANT

DE TOURNEUR À TROUFION !

J'ai 85 ans. J'étais au lycée, jusqu'en 4^e, la famille, ça n'allait pas trop, je voulais travailler. J'ai passé deux concours, l'un à l'Électro-Mécanique et l'autre aux Vikings; à l'époque on passait un concours pour rentrer. Je n'ai pas été pris à l'Électro' parce que je n'avais pas eu une bonne note en maths, et aux Vikings, j'ai été le meilleur ! Je suis rentré à 14 ans. J'ai fait trois ans d'apprentissage et puis quand j'ai eu le CAP, on m'a dit : « Il y a une place de tourneur en face ». J'avais juste à traverser la rue pour changer de boutique, c'était les Tréfileries ! Je me souviens de ma première paye, je trouvais que j'étais bien payé ; le mois d'après, ils se sont aperçus que je n'avais pas 16 ans, alors ils m'ont rabiroté ! Je suis rentré vers 1953 aux Tréfileries, j'y ai passé sept ans, j'ai fait le service militaire entre temps, du coup, j'ai passé cinq ans au pied d'un tour, parce qu'un tourneur, ça travaille sur un tour. J'ai fait vingt-sept mois et vingt-sept jours de service militaire. Mon mauvais caractère a joué dès le départ. On faisait d'abord trois jours à Rouen, lors desquels on m'a proposé de suivre une école de sous-officier. J'ai dit au mec : « je ne peux pas refuser le service militaire parce que je ne veux pas finir à la citadelle, mais vous ne m'obligerez pas à commander vos « conneries ». Ça m'a suivi pendant des années. J'ai été classé comme « anti-social ». C'était d'une tristesse... Pourtant, ils appâtaient le client : la solde était

de neuf mille anciens francs, quand tu étais soldat de base, et ça devait monter à cinquante mille quand tu étais sous-officier. J'ai refusé. Je ne pouvais pas accepter ce genre de choses.

Aux Tréfileries, j'étais ouvrier P1 et après je suis devenu P2. C'était très particulier comme boulot. J'étais tourneur de maintenance. Aux Tréfileries, c'était une centaine de personnes la maintenance. On faisait aussi la maintenance des Corderies de la Seine, on était six tourneurs dans l'équipe. On faisait des pièces classiques, mais aussi des pièces un peu bizarres, par exemple pour les Corderies de la Seine on réparait les couronnes de trois mètres de diamètre usées par le frottement des câbles d'acier ou de chanvre ; c'était rechargé par des soudeurs et nous on réusinait tout. Il y avait aussi tout ce qui concernait l'usinage de ce qui fait des laminoirs ; j'ai encore connu des tours rudimentaires dans lesquels vous aviez un cylindre de laminoir et puis un deuxième au-dessus, et il fallait usiner pour que les creux s'encastrent bien les uns dans les autres. À l'époque, c'était des outils de forme qu'il fallait caler. J'ai connu la fin de tout ça.

SOUVENIRS DE L'USINE

Il y a eu énormément d'évolutions. Les grands cylindres se sont arrêtés du jour où on a été capables d'avoir un tour à copier. Derrière la machine il y avait la forme en métal découpé, et votre outil suivait la trajectoire pour donner la forme à usiner. Il y avait au moins six ajusteurs : quand on veut donner une forme à un cylindre en cuivre, ça rentre dans une filière, c'étaient des boîtes d'acier ébauchées par des fraiseurs, les ajusteurs faisaient la forme définitive à la lime, tout à la main ! Un jour, ils ont amené un bac avec du pétrole à l'intérieur, c'était l'électroérosion. Le fraiseur ne faisait plus une ébauche de forme qu'il finissait à la lime, il fabriquait une pièce mâle en cuivre, elle était mise sur une tête, la filière était dans le bac de pétrole et on rentrait à l'intérieur, ça bouffait le métal et on avait la pièce. Ça a supprimé le métier d'ajusteur d'un seul coup !

Tous ceux qui travaillaient sur le « Garrett », le plus gros des laminoirs, avaient un boulot de fous ! On part d'une gueuse en cuivre, elle s'allonge, elle change de forme, et à la fin, les mecs attrapent ça à la pince, tout en discutant. Et tout ça avec l'odeur du cuivre,

une odeur sucrée, très désagréable. Du « Garrett », ils sortaient du fil de 13,3 millimètres, qui formait des couronnes. Elles étaient prises par des clarks. Un jour, il y en a un qui rentre dans le mur, il tord le tube. La bêtise c'est qu'il a demandé au forgeron de redresser le tube, le tube a explosé ! Personne n'avait pensé que les couronnes de fils avaient trempé dans des bacs à acide pour les nettoyer. L'acide s'était infiltré dans le tube et ça a explosé ! C'est arrivé à cinquante mètres de moi. Je me souviens de Monsieur Potier, il m'avait beaucoup appris sur le métier, il avait fait la « connerie » habituelle des tourneurs. Un tourneur, quand il veut enlever une bavure, il fait tourner la pièce, il prend un morceau de toile émeri et il y va avec son doigt ; et là, derrière il y avait un filetage... Le doigt s'est glissé dedans... Il a ressorti sa main en tenant son bout de doigt ; je le vois encore partir : « je vais à l'infirmerie », il a fait deux pas et 'pouf', il est tombé. C'était fréquent chez les tourneurs, ça et les yeux, quand ils se prenaient des copeaux de métal... Les gens qui réparaient le laminoir ressortaient complètement crades, ils n'avaient pas des « bleus de travail », mais des « gris », on leur donnait des « gris » qu'ils nettoyaient dans un bac rempli de trichloréthylène, ils trempaient ça là-dedans, les ressortaient et les remettaient sur eux. À l'époque c'était normal. Ils avaient droit à un demi litre de lait par quart, le vin rouge fonctionnait pas mal aussi ! À la maintenance, il y avait une raboteuse, c'était un grand portique avec une table qui se déplace. Dans le bac de la raboteuse, on retrouvait des dizaines de bouteilles de vin vides ! Les conditions de travail c'était dur mais du point de vue des relations entre les individus, j'ai vécu ça bien, on se considérait tous dans le même bateau. Les premières années, il n'y avait pas de poste de contrôle ; tu allais au guichet, on te donnait un plan, tu allais chercher la camelote, tu ramenaient, tu déposais les pièces finies, personne ne contrôlait. Il a fallu qu'un ingénieur arrive pour qu'on mette un poste de contrôleur. Moi je pense qu'on était suffisamment professionnels pour dire s'il y avait un raté. Cette notion de contrôle ça m'a poursuivi toute ma vie !

Les Tréfileries avaient récupéré en dommage de guerre une presse, une énorme presse qu'on appelait la « 15 cents tonnes ». Ça passait du lingot à du 13.3 millimètres en une seule passe. J'ai travaillé longtemps sur cette machine. Tous les gougeons de fixation des alimentations avaient disparu. On m'avait dit : « vous devez refaire

les gougeons ». La règle, c'était que tous les filetages devaient être brillants, il ne devait pas y avoir une seule marque ; j'y ai passé plus d'un mois ! Je fabriquais les gougeons, j'allais les essayer sur la machine, ça faisait une petite balade. J'ai pris une serpette, c'est un outil à tronçonner, en affûtant le col de cygne d'une certaine façon, j'obtenais un meilleur état de surface. Le métier de tourneur c'était ça, jusqu'au jour où sont apparus les carbures mécaniques, la céramique, les gens n'affûtaient plus, ça aussi ça a disparu. Quand je suis rentré, il n'y avait pas de chauffage dans l'usine. Quand il gelait à mort, on nous mettait un tonneau avec des trous pour qu'on brûle du bois. Je me souviens d'un Monsieur, il devait bien avoir 55 ans, il ne pouvait plus travailler tellement ses doigts étaient engourdis. Passé une certaine température, quand tu mets la main sur le tour, tes doigts se collent. Pendant que j'étais à l'armée, ils ont installé un chauffage à air pulsé. Au début, on a mis des tourneurs sur les commandes numériques. C'est un programme qui fait l'usinage. Quand un tourneur voit un copeau se dérouler, il va décider d'accélérer ou diminuer la vitesse. En commandes numériques c'est la machine qui décide tout. On a nourri les bases de données, plus besoin de tourneurs. Même si parfois on cherche des tourneurs pour des tours de grandes dimensions. Le dernier tour que j'avais aux Tréfileries, il faisait cinq mètres de long.

LE FAMEUX GÂTEAU DU PATRON !

La cantine était très bien organisée, c'était déjà un self, tu passais avec ton plateau, tu prenais un dessert et une entrée, et au bout ils te servaient le plat chaud, on avait des frites tous les jours, j'en ai mangé des semaines entières ! Je me rappelle des frites et des tripes... D'ailleurs, je n'en ai jamais remangé depuis ! On avait des douches, notamment ceux qui faisaient les quarts. Ça m'arrangeait bien parce qu'il n'y avait pas de douche à la maison. J'allais travailler en mobylette. On me demandait souvent de faire des heures sup'. À l'époque, mes parents habitaient du côté de Fontenay, il n'y avait rien par-là, c'était le désert complet, il y avait surtout des ajoncs !

J'ai été responsable des Jeunesses ouvrières chrétiennes ; c'était un peu pour le folklore : je n'étais ni baptisé, ni communiste. Il n'y avait que la CGT quasiment à l'époque. Tout le monde

était syndiqué. C'était le Parti communiste pur et dur. En réalité, pour prouver qu'ils pouvaient être ouverts, ils m'ont proposé d'être délégué du personnel, ils pouvaient dire : « on n'est pas tous communistes ! » J'ai donc été délégué pendant plusieurs années. J'ai été à l'école de la CGT à Paris, c'est là que j'ai appris d'autres relations humaines ; j'y ai passé quinze jours en formation. Je me souviens d'une démonstration faite par le patron : « la fameuse démonstration du gâteau » : plus le gâteau est gros, plus vous aurez une part grosse. Ce jour-là, avec moi, il y avait le « délégué du Garrett », un monsieur très bourru, qui, à chaque fois que le gars s'arrêtait de parler, disait : « je m'en fous, je veux mes cent sous ». Il avait raison, l'autre nous arnaquait, c'est toujours la même histoire ! On ressort cette formule encore aujourd'hui, mais on sait que c'est du flan ! Quand on rentrait de ce genre de réunion, en revenant à l'atelier, tout le monde s'arrêtait de travailler pour avoir un compte-rendu, et pour décider si on se mettait en grève ou pas. Les débrayages étaient fréquents, on s'arrêtait deux heures, débrayages que le patron payait pour ne pas avoir plus d'ennuis. Comme je m'étais occupé des JOC, la CFDT m'avait demandé si je voulais créer un syndicat CFTC. C'est d'ailleurs à ce moment-là que je suis parti. Quand je suis devenu prof, j'étais toujours à la CGT, à mon lycée à Bolbec, ils étaient tous CGT ! Mais, quand il y a eu les fameux événements en Hongrie, on a été nombreux à rendre notre carte. En arrivant à la retraite, je me suis souvenu de ce fraiseur qui avait mis en place une retraite complémentaire, il s'appelait Jacquot. Je n'avais versé qu'un an mais j'ai quand même appelé. Une dame au bout du fil me dit : « Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Vous n'avez versé qu'un an ! ». Mais, sur le principe, j'ai tenu bon. Tous les trois mois, je dois toucher cinquante euros, mais c'est pour le principe !

J'ai quitté les Tréfils' pour rejoindre l'Éducation Nationale ; il fallait avoir cinq ans d'industrie pour pouvoir postuler à un poste d'auxiliaire. J'ai été nommé à Bolbec. J'ai enseigné en tant que prof le fraisage et la commande numérique. J'ai fini ma carrière comme chef de travaux du lycée Coubertin dans cette ville.

Jacques

UNE VIE D'ENGAGEMENTS

PREMIÈRE INJUSTICE...

J'ai 77 ans et je travaille l'histoire sociale parce que j'ai envie qu'on parle des « Petits ». Je suis rentré aux Tréfileries en 1964. J'ai commencé à militer en 67. Avant ça, j'étais à l'école d'apprentissage patronale chez Caillard, ça s'appelait l'ETIM, l'école technique des industries métallurgiques. Il se trouve que je suis un « ravisé », il y a 21 ans d'écart entre ma sœur et moi. Mon père, à 46 ans, se retrouve père de famille d'un têtard qui n'est pas souhaité ! En 62, je sortais de l'école, j'avais 14 ans. J'avais eu mon certificat d'études comme tout le monde. J'étais à l'école Clovis, je suis un gars du Rond-Point, et aujourd'hui je suis revenu au Rond-Point ! Et j'ai commencé à travailler chez Caillard direct en sortant de l'école. Mon père était chef d'atelier là-bas, il avait accédé à ce poste par la promotion sociale interne. Il n'était pas facile, les gars de l'atelier l'appelaient « La Vache », et moi j'étais « le fils à La Vache ». J'allais au travail en vélo, ce n'était pas rare que je le retrouve « déplacé » ou crevé... Ma mère était marchande de poissons. À la maison, c'était très bien, elle était complètement dominante ! Mais à l'atelier, c'était une autre affaire !

Et puis, il va se passer un événement grave qui va marquer ma vie. Mon père va créer le syndicat autonome au sein de l'entreprise, à la demande de la direction ; ça deviendra par la suite le

syndicat CFTC. À 60 ans, il se retrouve avec sa lettre de 50 ans de maison dans la main gauche et la prime qui va avec, et dans la main droite sa lettre de licenciement... Licencié à 60 ans... une honte ! Ils l'ont foutu dehors sans ménagement. Quand vous avez 14, 15 ans, et que vous voyez votre père qui pleure dans la cuisine ça vous marque un homme. Première injustice, de taille.

UNE VIE D'ENGAGEMENT

En 1964, je suis rentré aux Tréfileries. Peu de temps après, je suis allé vivre au foyer Grosos. À l'époque, il y avait une douzaine de foyers de jeunes travailleurs au Havre, réunis dans l'association des foyers de jeunes. En 1976, c'est devenu un hangar municipal et maintenant c'est une crèche. Ma sœur, Denise, et mon beau-frère Paul Elie qui était aussi Président de l'Union Sportive des Tréfileries, y travaillaient l'un et l'autre ; mon beau-frère était contremaître et ma sœur s'occupait des plannings. Au travail, ça se passait assez mal, cette histoire liée à mon père m'avait marqué. En 1966, je suis parti faire mon service militaire. J'ai été réformé parce que j'ai eu une scoliose enfant et j'avais, encore jeune adulte, un corset en plâtre, j'ai été réformé après trente-six jours d'armée ! Quand je suis revenu à l'usine, ils ont pris ça comme prétexte pour ne pas m'embaucher. Ça faisait deux ans que j'y travaillais ! Le chef du personnel me dit : « Vous êtes malade, on ne peut pas vous embaucher », mon contrat de travail avait été suspendu quand j'étais parti pour le service militaire. En réalité, j'étais déjà « pas facile à traire » et déjà communiste ! Dans la boîte, les seuls qui avaient été sympas avec moi, c'était les communistes, c'est pour ça que j'ai adhéré au Parti ! Le chef de service avait fini par me dire : « On te prend deux mois à l'essai ». J'étais allé voir le secrétaire du syndicat, qui m'avait conseillé d'accepter parce que si je n'étais pas dans la boîte, ça allait être plus compliqué de me défendre. Je faisais des heures sup', je travaillais tous les dimanches... Au bout des deux mois, mon chef, qui s'appelait Rebus me dit : « Tu fais la veillée ce soir. » La veillée, c'était les heures supplémentaires du soir. Je lui ai répondu : « Non ! », c'était bon, ma période de deux mois était terminée, je n'avais plus à faire de zèle ! J'étais ajusteur à l'outillage. Le fil de cuivre avait une certaine dimension, je polissais les filières pour en assurer le bon diamètre. On travaillait

beaucoup pour les bobines de moteurs électriques ; à l'outillage, on « travaillait au micron », c'est à dire qu'on réglait les filières au micron près. Pour être sûr que ça corresponde bien, on avait « le cinéma » ; ça agrandissait l'image des machines et on voyait tout de suite les défauts qu'on devait corriger. Ça ne me plaisait pas beaucoup, j'étais assis toute la journée. Par la suite, je suis allé dans une unité d'entretien, je dépannais les machines, il y avait un stock très important, notamment des machines anglaises. On ne travaillait pas en décimales, les cotes étaient anglaises : pieds, pouces..., pas toujours simple !

Très vite, je me suis engagé, j'ai pris des responsabilités, je suis devenu secrétaire du syndicat CGT au début des années 70, je l'ai été jusqu'en 78. J'étais représentant syndical au Comité Central d'Entreprise. 68 était passé, mais je n'avais aucune responsabilité syndicale dans l'entreprise à l'époque. J'ai milité au syndicat toute ma vie jusqu'en 96 ! Le comité central d'entreprise réunissait dix-sept établissements. On avait aussi l'union syndicale des travailleurs de la métallurgie CGT et le syndicat des métaux du Havre. C'était un lieu de discussions, de négociations des entreprises entre elles, et puis il y avait eu, dès 1907, l'Union des syndicats CGT du Havre. À un moment, je ne pouvais plus dépanner les machines, le syndicat passait avant, ils ont allégé ma présence, mais j'ai toujours travaillé, j'y tenais : je voulais avoir le contact avec les gars. Quand on appelait à la grève, je savais si ça marcherait ou pas, je traversais l'usine à pied et je voyais bien les réactions. D'ailleurs, ça m'a peiné quand je suis devenu permanent à la fin de ma carrière parce qu'il y a, à partir de ce moment-là, un filtre entre moi et les gars : il y a le militant syndical.

En 89, je suis devenu conseiller municipal. En 95, Rufenacht devient maire, je pars et de toute façon, je voulais faire autre chose. Ça faisait vingt ans que j'étais à la direction de l'Union locale, je rencontrais des gars avec des professions très variées, des hommes qui se battaient beaucoup, et qui se battent encore, les dockers, les fonctionnaires d'État, l'hôpital... En 97, j'ai obtenu une licence en gestion des entreprises de l'économie sociale et solidaire à Nanterre, j'avais 55 ans ; je ne trouvais pas de boulot et j'ai fini par entrer au Conseil général pendant six ans. Puis, j'ai fini ma carrière à l'Union départementale CGT qui m'avait demandé de les rejoindre. J'ai pas mal contribué au Maitron, un dictionnaire

biographique du mouvement ouvrier et social qui recense plus de deux cent vingt-cinq mille notices et biographies. D'ailleurs, j'ai fait une conférence sur le sujet en 2019. Je suis archiviste du CHRH, le Centre Havrais de Recherche Historique, une association fondée en 1920. Avec d'autres, j'ai aussi créé une association départementale qui s'appelle l'Institut d'histoire sociale CGT de Seine Maritime. On a publié un journal *Le Fil rouge*, dans lequel j'ai écrit l'histoire des Tréfileries. Mon boulot aujourd'hui c'est de raconter l'histoire sociale à ceux qui veulent l'entendre.

LA TRAHISON

Pour en revenir aux Tréfileries, la fermeture a été vraiment dure, une trahison. On s'est battus pour nationaliser l'usine. On a intégré le groupe Pechiney qui avait été nationalisé... Sauf que Pechiney n'en avait rien à faire de nous, du coup, l'usine a fermé. Le Groupe a liquidé tout le cuivre, toutes les usines du groupe, la première en 81, celle d'Amfreville-la-Mivoie, l'ancienne Almélec, Tréfileries et câbleries du Havre... Il reste une toute petite boîte, mais ça n'a plus rien à voir avec les Tréfileries. Je me souviens qu'on ne voulait pas laisser sortir les machines. En l'espace de quelques mois, tout le monde a été reclassé parmi nos camarades : Paluel, les ACH, la Ville du Havre... mais quelle trahison ! Pour moi, l'usine des Tréfileries a fermé en 84. J'ai écrit l'histoire des hommes qui ont fait fonctionner les Tréfileries, qui se sont battus pour éviter la fermeture. Je me souviens du sadisme du directeur de l'époque qui nous avait dit : « Je vais vous mettre au chômage technique comme ça vous pourrez passer les fêtes de fin d'année avec vos enfants... ». Mais, ça vient de loin : le dernier investissement important c'était en 68, c'était un laminoir qui était déjà dépassé quand il a été livré. Aux Tréfileries, il y avait beaucoup d'ouvriers spécialisés, mal payés, avec des conditions de travail très dures, au laminoir Thiriau, il faisait 52°. On rentrait dans des fours pleins d'amiante. On a beaucoup de copains qui sont décédés de l'amiante mais l'usine n'a jamais été reconnue comme un lieu dangereux. Il y a eu beaucoup d'accidents du travail. Il se disait que pour être un bon tréfileur, il fallait avoir un doigt coupé. J'ai connu des gars qui ont eu les yeux crevés. Il fallait se battre pour qu'ils aient des lunettes. On travaillait en 3/8. On produisait la nuit la même chose que le jour. J'ai un copain qui a eu le bras coupé.

ENTRE PATERNALISME ET DÉSINVOLTURE

Les Tréfileries, c'était une très grosse entreprise ou plus exactement trois usines et les Corderies de la Seine. Sur le boulevard Jules Durand, les grosses entreprises étaient nombreuses, petit à petit c'est devenu des PME. Le boulevard s'appelait Sadi Carnot à l'époque, mais, au moment de l'annexion de Sanvic, il y avait déjà une rue Sadi Carnot, c'est comme ça que ça s'est appelé Jules Durand. Le patron des Tréfileries, Lazare Weiller, avait une usine à Angers. C'est un des premiers à avoir pratiqué la délocalisation. La Mairie du Havre lui avait cédé quasiment gratuitement le terrain, il avait fermé son usine d'Angers pour créer celle du Havre. À un moment donné, le gouvernement l'avait envoyé aux USA pour prendre les « bonnes idées » sur la production. C'est comme ça qu'il a instauré la cantine, la crèche, les équipes de foot, le sport, c'était un bon moyen d'intégrer le personnel. D'ailleurs, mon beau-frère était rentré aux Tréfileries parce qu'il jouait au foot. Il y avait une démarche très paternaliste.

On avait un bureau syndical tous les lundis. Un jour, un copain nous dit : « ils balancent toute la merde du Garrett dans le canal. Ils font ça la nuit ». On s'est pointés le soir, à trois, et on a vu : squelette de solex, huiles sales... C'est le gars du poste de garde avec un petit jeune, qui n'était même pas majeur et qui n'avait pas le droit de travailler la nuit, qui faisaient ça. On avait un petit journal qui s'appelait *Vérités* qu'on sortait toutes les semaines, on a fait un article là-dessus avec photos à l'appui. Le canal mène au pont de Tancarville, il passait juste derrière l'usine. Il avait dû servir dans le temps quand ils amenaient des barges de cuivre. Après, les Wire-bars arrivaient par le train. Je me suis aussi battu contre la consommation d'alcool; ce qui a bien aidé, c'est l'arrivée des immigrés maghrébins de confession musulmane, ils ne buvaient pas du tout d'alcool, ça pouvait donner l'exemple. Ils étaient « bien-sûr » affectés aux travaux les plus sales. En 1920, ils avaient déjà fait venir des Polonais. C'était organisé au niveau national, ça a été la même chose avec des Mauriciens dans les années 70. C'étaient des accords au niveau de l'union patronale. Les Mauriciens parlaient français et anglais, pratique... Il y avait des femmes à l'usine, notamment à l'étrépage. On avait quelques femmes qui travaillaient avec nous à l'entretien. C'était un travail

très spécial. En étrépage, vous aviez des filières qui faisaient sept éléments. Vous aviez un morceau de cuivre trapézoïdal d'environ quinze sur dix centimètres qui passait dans une, deux, trois, quatre, jusqu'à sept filières.

Les ouvriers habitaient aux Champs Barets, à la Cité Chauvin, à la Cité des Polonais, Cité des Tréfileries bien sûr, mais aussi dans plein d'autres quartiers du Havre, l'usine avait des logements sur toute la ville. Ma sœur et mon beau-frère habitaient à la Cité des Tréfileries, quand ils sont devenus cadres, ils sont partis dans une maison au 32 rue de la Vallée. Ils avaient eu ça par l'entreprise. Avant le « 1% construction », les politiques de l'habitat en faveur des salariés existaient déjà. Face à l'usine, il y avait l'Hôtel des ingénieurs, les maisons des cadres et des ingénieurs. L'Hôtel des ingénieurs servait à recevoir les ingénieurs en déplacement, à les coucher mais aussi à organiser des réceptions ou des réunions. J'étais président de la commission de cantine, on faisait des repas pour leurs réunions de travail. Il y avait des réceptions, la remise des médailles du travail... Ça avait été tout un débat dans le syndicat, des gars disaient : « on ne va pas aller picoler avec les patrons ! ». Moi, j'ai tenu un autre discours en disant : « La remise de la médaille du travail c'est remettre une médaille à des ouvriers et ouvrières qui ont donné leur vie pour l'entreprise donc il faut marquer le coup ! »

LE COMITÉ D'ENTREPRISE

J'ai connu le Cinétréfil... On allait voir *Zorro, Le retour de Zorro...* Au départ c'était tenu par un salarié, et après par des bénévoles. En 64, quand je suis arrivé, c'était la fin. À l'époque, on avait beaucoup de cinémas au Havre. Après guerre, il y a eu la création du comité d'entreprise qui disposait d'un budget pour les activités sociales : le camping, les colos, la bibliothèque. On a eu une idée géniale pour que les gars y viennent : c'était l'époque où on commençait à voir des cassettes; alors on a commencé à en louer, des caméras super 8, c'était une manière de les faire venir. On avait aussi bien sûr l'Union Sportive des Tréfileries, financée par le comité d'entreprise même s'il n'y avait plus grand monde de l'usine dans l'équipe de foot! La gym, c'était Jean Delair le président; on avait aussi créé un club de karaté, du tennis, du volley-ball... Le plus gros du pognon partait pour le foot parce que

c'était une équipe très connue. La salle Le Bourvellec tirait son nom de Monsieur Le Bourvellec, un sacré personnage. Il avait été embauché par les Tréfileries, il était prof de gym, il a même participé aux Jeux Olympiques.

Tous les ans, on avait l'exposition camping-caravaning, organisée par la commission des loisirs du comité d'entreprise et l'Union Sportive des Tréfileries. Les gens venaient, ils achetaient leur caravane... Beaucoup de copains s'investissaient là-dedans. C'était une source de financement très importante, moitié pour le CE, moitié pour l'UST. Le président de l'UST c'était Monsieur Lecuirot, après ça a été mon beau-frère, Paul et puis Monsieur Cocheril, et là, ça s'est arrêté. Il y a eu aussi, pendant un temps, une coopérative, ça n'a pas duré longtemps. Au sortir de la guerre, beaucoup de coopératives avaient été créées, la coopérative de la Transat c'était la plus grosse.

On a fait des belles choses même si la fin de Tréfimétaux, ça a été un échec pour moi. On n'a pas réussi à faire vivre l'usine. Je n'ai pas pu retourner à la boîte pour tracter ou voir les gars. Ce n'est qu'en 2014, quand je suis revenu définitivement au Havre après quelques années passées à Rouen, que j'ai pu y retourner, j'ai même pu retourner voir l'atelier où je travaillais.

Jean-Claude

DANS L'ANTRE DU FIL

L'ART DU LAMINOIR ET DU TRÉFILAGE

J'ai 73 ans et j'ai fait une bonne partie de ma carrière aux Tréfileries, à l'Almélec. J'ai travaillé dans les ateliers. On mettait les lingots d'aluminium, qu'on portait à fusion. Par la goulotte, on évacuait le métal vers un four de coulée : la matière première était fondue puis maintenue à température pour être coulée. Ça sortait en barres trapézoïdales puis ça passait dans un laminoir pour sortir en bobines de mille deux cents kilos environ pour un fil d'alliage d'aluminium de diamètre 9.5 millimètres. Ces fils servaient ensuite à faire du fil plus petit, par traction à froid. Le « magasin » était en partie du côté de Tréfimétaux, derrière une palissade. Tout le long, on avait l'étrirage. Après 83, quand il y a eu la séparation, on a aussi créé un bureau d'études spécifique. Au départ, il n'y en avait qu'un, avec sept ou huit personnes, c'était une équipe importante, et puis les gens ont été dispersés.

Au fond de l'usine, il y avait l'entretien mécanique, les engins de manutention. Dans l'allée se trouvait le train-fil, qui servait à étirer le fil; le laminoir c'était l'atelier 14, l'atelier 12 c'était les ébaucheurs... On travaillait le cuivre à partir de lingots ou de cylindres de matière première, les ouvriers échauffaient la matière puis ils étiraient. Il y avait aussi les câbleuses avec la Tréfilerie de cuivre qui était en bout, tout ça était dans le même bâtiment. Ensuite,

on trouvait la caisserie, l'endroit où étaient fabriqués les tourets en bois, sur lesquels on enroulait les câbles. Tous nos tourets étaient en bois, j'en ai un dans mon jardin, je m'en sers pour mes fleurs! Je suis rentré en 76 et je suis resté jusqu'en 2011, l'âge de la retraite, 36 ans de carrière! J'ai pu évoluer dans cette boîte. J'ai commencé au tréfilage, sur une machine, en fabrication, pour faire les fils qui servaient à faire les câbles, après je suis allé au magasin, puis à « la ligne », et j'ai terminé au contrôle. La fabrication ce n'était pas dur, même si je n'avais jamais travaillé en usine, ni fait pendant huit heures d'affilé le même boulot. J'ai évolué parce que je suis allé voir mon chef d'atelier en lui disant : « ça ne m'intéresse pas plus que ça ». Tous les postes que j'avais occupés avant, entre autres j'avais travaillé dans une chaudronnerie industrielle, on allait chercher un plan, on fabriquait une pièce, quand on avait fini, on en faisait une autre, ça n'avait rien à voir, c'était beaucoup plus varié.

L'ALMÉLEC, FOURNISSEUR STRATÉGIQUE

À la fin, j'étais au contrôle final, on contrôlait la qualité du câble mais aussi la qualité des fils constituant le câble. Un câble électrique, il faut voir la résistance électrique de chaque fil pour arriver à définir la résistance électrique du câble. C'est ce qu'on appelle du « contrôle destructif », on tire sur le fil jusqu'à ce qu'il casse pour définir sa résistance mécanique, c'était plus intéressant. Au « bureau des réceptions », les clients qui avaient passé une commande, venaient s'assurer que le produit était conforme à ce qu'ils avaient demandé, ça, c'était un peu stressant. Les clients, c'était beaucoup EDF. Tous les câbles aériens c'était nous. On travaillait aussi pour la SNCF, à l'exportation. Mais, celui qui nous faisait vivre, qui nous donnait 80% de notre travail, c'était EDF pour les câbles haute tension, les gros câbles principalement, surtout pour les départs de centrales. On a fait aussi des câbles de distribution : quand il y a des grosses tempêtes, ça arrive que les câbles tombent, il faut les remplacer. On a travaillé sur toute la gamme des produits EDF. À l'Almélec, il y avait deux halls profonds et des voies de chemin de fer. Le train amenait la matière première. Les cheminots déposaient les wagons et les gars déchargeaient avec des clarks.

Plus tard, j'ai été délégué du personnel, je participais au Comité d'entreprise. C'est une réunion avec le patron, on s'occupait de la vie économique de la société. On organisait des voyages, le Noël des enfants. À la fin, on ne faisait plus que les jouets. Le quartier a complètement changé, la vie aux heures de sortie sur le boulevard, c'était incroyable. On était des centaines à sortir en même temps; le boulevard était très animé, avec le trafic de toutes les voitures qui rentraient et sortaient de l'usine aux heures de prise de postes et de fin de postes, c'était vivant. Pour le reste, ça n'a pas réellement changé. Les locaux sont toujours là, c'est l'animation qui a changé.

Jean-Pierre ENTRE ENFER ET MODERNITÉ

D'ABORD... CALQUEUR

J'ai 81 ans et j'ai travaillé aux Tréfileries de 1960 à 1968. Je suis Havrais, je suis né dans le blockhaus de la maternité en 43. J'ai travaillé dans les trois usines. À la sortie de l'école, il fallait essayer de travailler rapidement. Mon père était responsable au consortium maritime franco-américain, il s'occupait du dédouanement des produits qui arrivaient des États-Unis, il a fait en sorte que je puisse rentrer aux Tréfileries. Je n'avais que le brevet et le certificat

d'études. Je l'ai passé à l'école près du square Saint-Roch. Le curé c'était l'abbé Alexandre, d'ailleurs, c'est lui qui nous a mariés. Avec mon épouse, nous avons obtenu par le biais des Tréfiles' notre premier appartement à Gravelle, c'était à condition de publier les bans immédiatement et de se marier! On est rentrés en septembre. On avait décidé de se marier au printemps 68, on a avancé le mariage au 30 décembre 1967, mon épouse venait juste d'être diplômée de l'école d'infirmière. C'est le seul mariage du département où sur le livre de déclaration en mairie, des mentions sont barrées parce qu'on n'avait pas pu avoir nos témoins. Notre cadeau de mariage, c'était trois serviettes de toilette et deux serviettes de bain, on les utilise encore! C'était un cadeau de mes collègues de travail. À l'époque, c'était un beau cadeau, parce qu'on n'avait rien, on n'avait vraiment rien, on démarrait tout de zéro.

D'abord, j'ai été « assimilé calqueur ». J'aidais à faire les plans, j'étais dans le bureau des méthodes. C'était l'endroit où on étudiait les différents sites de travail des ouvriers. C'était plutôt vieillot et dans les années 60, on mettait le taylorisme en route : procédé américain, calcul des temps de travail sur chaque poste... J'allais contrôler à des postes précis le nombre de secondes qu'ils mettaient pour accomplir une tâche. Il fallait répartir les temps de travail, voir au niveau des rendements ce que ça donnait. Quand un nouvel atelier était créé, on faisait un plan d'implantation et les maquettes en bois qui allaient dessus : on découpait, on faisait la forme des machines et on les disposait à l'échelle ; c'était gigantesque! Après calqueur, j'ai été agent des méthodes. J'ai eu des problèmes familiaux, je me suis barré de chez mes parents en n'emportant que des livres. J'ai été accueilli par des personnes âgées sur Sanvic et là, j'ai commencé à travailler, j'allais prendre le bus, on nous emmenait jusqu'à l'usine. Le directeur s'est rendu compte que quelque chose n'allait pas ; il m'a convoqué et m'a dit : « Il faut que tu travailles, tu vas suivre des cours, et tu viendras tous les mercredis me voir avec ton travail ». Il m'a donné le coup de main, c'est comme ça que j'ai pu monter en grade. Il m'a suivi pour mes stages, je travaillais avec le télé-enseignement de Vanves, j'ai fait tout mon apprentissage en technicité grâce à lui. Il avait même vu que je ne mangeais pas correctement, il m'avait fait donner des tickets pour aller à la cantine. Quelqu'un était peut-être intervenu dans le bureau où j'étais...

DES CONDITIONS DE TRAVAIL RUDES

Les Tréfileries, on connaissait dans la famille, mon grand-père avait été responsable de la caisserie, le site où on préparait les caisses pour faire les gros envois, on y fabriquait aussi les tourets en bois, avec le pourtour fabriqué à l'ancienne en fer, exactement comme un bandage de roue de véhicule à cheval. Il y avait la chaufferie, la centrale électrique, la direction... À l'usine en direction d'Harfleur sur le boulevard, c'était l'entrée de « la trempe » : l'atelier était tout en longueur, on n'employait que des gens qui venaient d'Afrique, de pays où il fait très chaud parce qu'il y faisait une chaleur incroyable! Ils faisaient passer le fil dans des produits pour le rendre de meilleure qualité, plus dur. Ensuite on trouvait l'atelier de galvanisation ; j'étais là le jour où le gars est tombé dans le bac de produit en fusion. Un petit pont enjambait le bac de métal en fusion pour la galvanisation. Le gars a mis son échelle sur les fers de la toiture, l'échelle a glissé et il est tombé, 560°... On l'a ressorti, c'était un bloc! Il a survécu malgré tout, je le vois encore dans sa petite chaise à roulettes, c'était épouvantable. J'ai vu des gars avec des jambes arrachées au laminoir « Garrett », il contenait un nombre de cages incroyable! « Garrett », c'était l'un des plus grands laminoirs, il était tellement énorme qu'il fallait prévenir EDF quand on lançait l'appareillage parce qu'on tirait énormément d'électricité, ça effondrait complètement l'éclairage de la ville du Havre jusqu'à la gare. On commençait tout doucement à parler de sécurité, ça n'empêche, j'ai vu un four exploser, quatre gars mourir devant moi. Le four a sauté à cause d'une teneur en eau trop élevée dans les pièces qui venaient d'être versées. C'était aussi la période des grandes grèves. Quand vous avez plus de mille personnes qui sortent et que vous aviez un train sur la voie ferrée, j'ai vu des wagons renversés par les gars. Les « jaunes » qui sortaient, on leur foutait une pouque sur la tête et puis boum! boum! J'ai vu les contestations par rapport à la retraite complémentaire. Il y en a beaucoup qui l'ont refusée de façon à gagner plus. En fin de parcours, quand on leur a annoncé ce qu'ils allaient toucher à la retraite, c'était pas la même affaire! Ils gagnaient beaucoup plus que nous, c'est sûr, mais c'était à courte vue! À un moment, les gens ne

se parlaient plus. Les Tréfils', c'était très curieux, c'était très dur, et en même temps, la direction n'hésitait pas à donner des primes exceptionnelles, d'une grande valeur.

MODE OPÉRATOIRE

En fonction des câbles, qu'on devait préparer, on disposait les Wire-bars chaudes dans ce qu'on appelait des cages de laminage.... Les Wire-bars, ce sont des barres de cuivre à tréfiler. Dans l'atelier d'étirage, quand on passe de la forme primaire à la phase finale, ça passe à travers des filières. Les quelques femmes qui travaillaient étaient plutôt à l'étirage. Elles faisaient des couronnes de fil et elles travaillaient au rendement. On faisait passer par une grosse filière une bille de cuivre d'une vingtaine de kilos, chauffée, un piston venait alors se mettre dans une chemise, au moment où la pression montait, la bécane elle bougeait, le fil allait dans la fosse à serpentage. Et c'est là qu'il fallait faire attention parce que dès qu'un obstacle se présentait, ça butait et les gars risquaient de se faire attraper. Ils faisaient une boucle, pour passer d'une cage à l'autre, d'un seul coup la boucle se resserrait et il fallait que le gars lève le pied pour ne pas se faire emmener. Dans une cage, il y a deux étages avec un ou deux gars par cage. Ils avaient une grande pince, il fallait qu'ils aillent au plus vite à mettre le fil à l'étage du dessus. Ça sortait de la première cage, le gars prenait le bout qui était sorti, il faisait une courbe et il le remettait dans la cage suivante; puis, c'était mis en couronne. Les tracteurs spéciaux avec des nez prenaient la couronne et puis c'était stocké, étiqueté avant d'être livré aux clients. Les gars avaient un gros tablier de cuir et une protection avec une visière. Pour lancer ce laminoir, un énorme moteur diesel de navire animait une roue « lanceuse » sur un ensemble de courroies. C'étaient des mecs fabuleux avec un savoir-faire inégalable!

Au laboratoire d'essais, on faisait des essais de câbles. Le câble cuivre c'était du câble « trolley », c'est ce qui était utilisé pour les tramways par exemple; on faisait aussi du câble continu pour les mines au Congo, des mines très profondes. J'allais faire les contrôles aux Établissements Veillé, c'était la seule entreprise au Havre qui avait une machine de traction assez puissante. Elle était à la place de la Chambre de commerce. J'ai aussi fait des tests d'essais sur les amarres du France. On les a faites aux câbleries de la Seine. Tester

les gros câbles, c'est dangereux, s'ils cassent, ils sont capables de trancher des traverses de chemin de fer. On était dans un blockhaus pour regarder ce que ça donnait. On faisait des essais de traction à la rupture, en gros, on tire jusqu'à ce que ça casse. On garantissait sept fois la valeur demandée pour être complètement sûrs de notre coup! Les câbles qui ont servi à la première usine atomique, on les a faits aux Tréfils'. Un jour, on a mis les Wire-bars dans le four de préparation des laminoirs, il y avait eu une fuite et personne ne s'en était vraiment rendu compte, l'ensemble de la fabrication était parti dans le sol. Ça avait traversé le sol du four et le sol sous le four. Plusieurs années après, quand on a aménagé un nouvel atelier, la pelleuse qui creusait, n'a pas réussi à pénétrer tellement c'était dur! Une énorme masse de cuivre s'était répandue. L'ensemble de la valeur a été donné aux ouvriers. On avait deux locotracteurs, parce qu'on avait beaucoup de trafic ferroviaire. Certaines voies étaient privées. On avait un aiguillage qui nous permettait d'amener les produits à la centrale électrique, aux laminoirs, à la caisserie... C'était comme une petite gare en fait. Le train arrivait de Bréauté et restait sur le boulevard Jules Durand, il ramenait aussi les ouvriers. Ça c'était au début des années 60. À Bréauté, en face de la gare, il y avait le Café de la gare, les gars prenaient leur calva avant d'aller bosser, on appelait ça le « P'tit sou »!

Je me souviens de la centrale de l'usine avec sa sirène, tout le quartier était réglé dessus, les horaires étaient donnés pour l'embauche du personnel. On avait des chaudières, et c'était une des chaudières avec un énorme sifflet, ça faisait un bruit un peu comme les bateaux quand sonnait l'heure de l'embauche. Les gens se précipitaient pour pointer sur une pointeuse à cartons, on avait des combines : certains prenaient le carton des autres! Au bout d'un moment, ils ont mis des gardiens, aux entrées et aux sorties, de même que pour les vols de matériaux. Il faut dire que le cuivre ça vaut une fortune. On était capable de racheter des bateaux coulés, de commander des scaphandriers et des barges pour récupérer le cuivre. J'ai vu une 4CV, elle s'arrête pile au gardiennage, et elle ne veut plus démarrer. Elle était pleine de métaux! Il y avait aussi des pièces de monnaie à trous qui arrivaient en sacs, elles étaient tordues pour que les gens ne les remonnayent pas. On les prenait pour les refondre. On fabriquait des clous et aussi les cocottes-minute Seb à cette époque. Quand je suis arrivé, en 1960, j'étais réquisitionnable pour fabriquer des obus. On travaillait

pour l'armée. Comme j'avais une formation qui me permettait de faire du tournage sur métal, ça intéressait terriblement l'armée. Quand il y a la guerre, les métallos sont automatiquement près de la guerre.

LES A-CÔTÉS

On avait un bus parisien, le même que ceux qui avaient servi pour la rafle du Vel d'Hiv! C'est lui qui nous emmenait au travail. Après on a eu des bus loués. Il était séparé en deux : la hiérarchie avec cravate en avant, la piétaille à l'arrière. C'est moi qui sonnais la cloche pour indiquer au chauffeur de redémarrer! Il passait à l'Hôtel de ville, au Rex, jusqu'au Rond-point, on faisait toute la ville. Après, j'ai eu un vélo, comme beaucoup de monde à l'époque. Le vélo, c'était une fortune, on se le payait « à tempérament », c'est à dire qu'on payait tous les mois. On avait une pouponnière, un cinéma, l'équipe de football, le terrain de foot..., Ti-Bob a bossé au bureau des méthodes avec moi. Sur l'heure du midi, on parlait ensemble pour jouer de la guitare. C'était génial ce quartier, avec une ambiance... Les Polonais animaient plein d'évènements ; souvent, ils travaillaient dans l'usine à des postes plutôt durs. En face des Tréfileries, se trouvait l'entreprise Lesieur, ils fabriquaient de l'huile. On avait des copines qui travaillaient dans le labo juste en face, on s'envoyait des petits messages marrants. Un jour, on est allé chercher des bracelets en caoutchouc, on a fait un lance-pierres, et on a envoyé de l'autre côté du canal, ça fait cinquante mètres, notre truc s'est cassé, ça a cassé les vitres du labo!

En 2015, il y a eu le feu, mon labo a disparu. J'étais écœuré, c'est tout un monde qui disparaissait. J'aime le geste, j'aime les gens qui fabriquent : on part d'une matière et on en fait quelque chose, c'est de l'ordre de la création. Les gars étaient fiers de leur boulot, les conditions étaient difficiles, à certains moments, on peut même dire que c'était apocalyptique. Il fallait voir le bruit, au niveau de la fonderie et des fours. La chaleur, en période d'été, c'était épouvantable! Parfois, le sol tremblait à cent mètres quand les machines se mettaient en route... Les souvenirs sont là, intacts, mais toute cette époque est derrière nous maintenant.

Lise

LA POLOGNE EN HÉRITAGE

DE LA POLOGNE À LA FRANCE

J'ai 67 ans. Mes souvenirs sont des souvenirs de petite fille, et notamment des visites quasi hebdomadaires chez mes grands-parents. Mon grand-père travaillait dans le quartier ; ma mère disait qu'il était chauffeur de chaudière, ce qui consistait à enfourner du bois ou du charbon dans une chaudière toute la journée. Où fait-on ce type de métier, aussi difficile ? Je pense que c'était aux verreries de Graille, mais aux Tréfileries, on aurait pu aussi avoir ce type d'ouvrier. Mon grand-père était une force de la nature ; il était arrivé de Pologne. J'ai le document de naturalisation de

mes grands-parents. Ma mère disait : « je ne vous apprend pas le polonais, parce qu'on parle le polonais plouc on vient de la campagne. Ça ne sert à rien ! ». Et moi, je regrette encore qu'elle ne nous l'ait pas enseigné. Du côté de mon père, je viens d'une famille d'immigrés russes pour le premier épisode d'immigration, et lituanienne pour le second épisode. J'ai appris le russe, ce qui m'a donné le sentiment de me rapprocher de mes origines. L'acte de naturalisation indique que mon grand-père et ma grand-mère étaient nés en 1890 et 1895. Ils s'étaient mariés et avaient eu leur premier enfant, ma tante, en Pologne en 1921. Le couple est arrivé en France après sa naissance, ont suivi quatre enfants nés dans l'Aisne. Est-ce que c'est l'endroit où ils sont arrivés en premier ? En tous cas, ils s'y sont installés. C'est là que ma mère est née en 1928. Mon grand-père a dû venir avec un contrat officiel, il y avait des accords entre la Pologne et la France pour envoyer de la main d'œuvre. Ma mère disait qu'ils étaient venus parce qu'ils n'avaient rien à manger en Pologne. Mon grand-père n'était peut-être pas l'aîné de sa fratrie, il n'héritait peut-être pas des terres, s'il y en avait. Je sais qu'il avait été soldat dans l'armée polonaise, il parlait plusieurs langues : le polonais, l'allemand parce que la Pologne avait été un temps allemande, il avait été fait prisonnier par les Russes, il avait appris à parler cette langue, et après le français. Il parlait français couramment, mais avec un accent polonais à couper au couteau ! Ma grand-mère n'a jamais été capable de parler français. Je ne l'ai jamais entendue dire autre chose que « Deux baguettes » quand elle envoyait un de ses petits-enfants lui acheter du pain.

Avant d'habiter la Cité des Polonais, mes grands-parents avaient habité une maison à Aplemont, il y avait une cité qui était circulaire avec des allées rayonnantes. Le logement avait été détruit pendant les bombardements. Pendant un temps, après la disparition de la maison, ils auraient vécu dans une caverne... S'ils se sont fait naturaliser, j'imagine qu'au travail, on lui avait dit : « Monsieur Wiencek, il faut vous faire naturaliser, ce sera mieux pour vous et vos enfants ». De nos jours, parler d'un patron paternaliste, c'est plutôt méprisant, mais ce n'était pas le cas à l'époque. Le patron, ce n'était peut-être pas le patron de l'usine mais le contremaître, il lui avait donné plusieurs fois des conseils utiles. Mon grand-père n'était pas bête, il était abonné au Reader's Digest, au journal polonais et au *Havre Libre*, il savait lire. Dans sa chambre, il avait

une machine à écrire, et il envoyait des lettres au Président de la République. Il avait bien compris qu'en France tout le monde avait le droit de s'exprimer et il s'exprimait ! Ma grand-mère, qui s'appelait Joana, a perdu trois bébés, huit ont vécu, elle a été enceinte onze fois dans sa vie !

LA GUERRE ET SES SÉQUELLES

Le frère de ma mère était parti au STO pendant la guerre, il est décédé en Allemagne. Mon grand-père est allé le chercher là-bas, il a acheté une tombe pour enterrer son fils... Il fallait avoir les tripes ! C'était une famille très unie, les enfants adoraient leur mère, le père était très sévère, voire violent. Ma mère me racontait que son père lui tapait dessus, et qu'elle était le souffre-douleur parce que les autres étaient très résistants, et elle, elle était l'enfant fragile. Mon grand-père ne supportait pas qu'elle ne puisse pas manger de tout par exemple. Elle n'a pas toujours été heureuse. Mes parents se sont mariés en 1953. Mon père était Havrais, de parents russes, la famille s'était réfugiée à Paris pendant la guerre, ils étaient juifs. Mes grands-parents et leur fille ont été emmenés dans la rafle du Vel d'Hiv le 16 juillet 1942. Ma grand-mère est partie dans une autre rafle, mon père a été le seul survivant de la famille. À la fin de la guerre, il est rentré au Havre, il a été recueilli par un couple de Havrais, des bons paysans normands qui se sont occupés de lui. Il a rencontré ma mère assez rapidement, au bal. Il y avait un gros problème de logement après les destructions de 44. Ils ont habité dans des baraquements provisoires, au B41 avant d'aller habiter à la Mare au Clerc.

Mes parents ont eu deux filles. Je suis une transfuge de classe. Ma mère aurait aimé être enseignante, mais elle a arrêté ses études à 14 ans pour aller travailler et en même temps, c'est elle qui est resté le plus longtemps à l'école sur les huit enfants de mes grands-parents. Elle a voulu que je rentre à l'Éducation Nationale, j'ai pu faire les choses à sa place en quelque sorte, d'ailleurs, j'ai passé beaucoup de temps à dire que je ne l'avais pas choisi !

Mes parents ne se sont pas mariés à l'église parce que mon père était juif. Le prêtre avait accepté de bénir le couple juste devant la porte de l'église. Un jour j'ai dit à ma tante : « Pépère et Mémère, c'était quoi leur position vis-à-vis des Juifs ? » Elle a éludé la question et elle m'a répondu : « Ta grand-mère était une sainte ».

Cette femme était adorée de sa famille, elle était bonne et douce, et les fils protégeaient leur mère quand le père voulait la battre. Ils se sont tous mariés à Saint-Léon où le curé polonais tenait son office. Quand mon grand-père est décédé, il y a eu une messe en polonais. Le curé était peut-être encore havrais à ce moment-là. Plus tard, il venait de temps en temps, dire une messe en polonais. Mes parents étaient modestes, mon père travaillait sur le port, à la compagnie des bananes, et il dirigeait les équipes de dockers qui débarquaient les fruits, plus particulièrement les bananes de la United Fruits Company.

L'ARRIVÉE À LA CITÉ DES POLONAIS

Au moment où mes grands-parents arrivent à la Cité des Polonais, les enfants sont déjà grands et vont bientôt quitter le domicile. La maison est située au 50 impasse Réal. Elle était constituée d'une grande pièce avec un coin cuisine devant lequel il y avait un rideau. On fermait le rideau si on voulait faire sa toilette. Les WC étaient dans la petite cour. Il y avait une chambre au rez-de-chaussée, celle de mes grands-parents, et à l'étage, deux chambres, l'une pour les garçons, et l'autre pour les filles ; ils avaient un jardin ouvrier au bois Cody, à Graville, qu'ils avaient conservé même après le déménagement. Les enfants allaient travailler au jardin avec leur père. Les gens étaient encore pauvres à l'époque, ils n'avaient pas de voiture : mon grand-père allait en vélo au jardin, il avait la tremblote, ne marchait pas très droit, mais sur son vélo, il ne tremblait de nulle part !

La Cité des Polonais, c'était un endroit où on entendait parler polonais partout même si vivaient ici quelques Français. Ma mère allait régulièrement à la Cité pour aider sa mère, elle lui lavait son linge au lavoir qui était au milieu de la Cité. On y allait tôt le matin, l'hiver il faisait encore nuit. Je me revois dans le lavoir avec l'eau chaude et la fumée. Les femmes avaient les mains dans l'eau bouillante. Il y avait une cuisinière à charbon sur laquelle on chauffait des gros bacs d'eau. Puis elle était versée dans des grands bacs allongés collectifs. Les femmes étaient à genoux ou penchées, elles lavaient à la main. Après, ma mère a eu une machine à laver qui lavait le linge, et il fallait « juste » rincer à la main. C'était très rude. Moi,

j'en ai des souvenirs émerveillés. Ma grand-mère avait appris à tricoter. Elle était aussi couturière. Elle avait acheté une machine à coudre à pédale. Je l'ai récupérée après le décès de mes grands-parents, elle a plus de 100 ans ! Elle fonctionne toujours et je sais l'entretenir. Quand vous devez habiller une grande famille, vous faites vous-mêmes les vêtements. Avec ma mère, on faisait tous les magasins pour comparer les prix. Elles achetaient du tissu, ma mère connaissait tous les magasins de tissus du Havre !

On allait à la Cité tous les samedis, c'était le jour de rencontre de la famille. Ma tante Eléonore a aussi vécu dans la Cité, elle a eu 5 enfants et mon oncle est resté vivre chez ses parents. À toutes les époques, jusqu'à mes 18 ans, si j'étais là le samedi, on y allait. Mon père avait une voiture. On arrivait vers 14H30. En général, ma grand-mère avait fait un gâteau pour ses petits-enfants. Elle faisait des « kluskis », ça ressemblait à des raviolis. Elle faisait la pâte et elle les fourrait de fromage blanc. Ça prenait beaucoup de temps à faire. Mon grand-père faisait sa choucroute lui-même, il avait construit une énorme boîte qui faisait tout le long de la maison, et là, il avait sa barrique à choucroute. Il grillait le café qu'il avait récupéré sur le port, tout ça dans la petite cour. On était très nombreux. Tous les enfants passaient avec leurs propres enfants. Nous, les cousins, on allait jouer dans la Cité. On n'avait pas le droit de s'éloigner bien-sûr ! On n'y allait pas en vacances, uniquement le samedi. Les hommes jouaient à la manille coincée, et les femmes discutaient avec leur mère, c'était très rare qu'il y ait tout le monde en même temps. On entrait dans la Cité juste après les petits magasins, il y avait une allée et mes grands-parents habitaient tout au fond à gauche dans une impasse. Les gens qui habitaient juste en face, c'étaient des Français. La cour c'était une petite cour individuelle avec une petite barrière et un appentis au fond et j'ai le souvenir de treillis avec des rosiers grimpants. C'étaient des portes à claires voies, rafistolées de partout, mes grands-parents n'avaient pas de plante dans leur cour parce qu'ils avaient tout un tas de trucs pour assurer leur vie quotidienne, mais certains voisins en avaient. Ma grand-mère a fini sa vie à la Cité, et mon oncle est resté vivre avec elle jusqu'à son décès. Un jour, ma grand-mère a fait refaire sa carte d'identité, ça faisait longtemps qu'elle était française, on lui a demandé de présenter son acte de naturalisation... Elle était furieuse ! Finalement, c'est davantage la génération de ma mère qui est celle de l'intégration.

Marie

LES JOLIES COLONIES DE VACANCES

SOUVENIRS PARISIENS DES TRÉFILIERIES

Je suis allée dans cette colonie de vacances des Tréfileries et Laminoirs du Havre au château de la Ferté-Fresnel, j'avais 10 ans. C'était dans les années 50. J'y allais avec ma sœur, mes parents travaillaient au siège des Tréfileries à Paris, 28 rue de Madrid. Maman était infirmière, elle avait un bureau au fond de la cour de cet immeuble, un très bel immeuble avec une porte cochère, on y entrait les voitures des directeurs. Je revois le perron et Maman avait son bureau, là ; le médecin venait deux fois par semaine pour accueillir les gens qui avaient des problèmes à lui soumettre. Elle était aussi correspondante d'entreprise à la Sécurité Sociale ; toutes les semaines, ma mère quittait son bureau pour s'y rendre. Je crois qu'elle emportait les dossiers médicaux des gens pour leur éviter de se déplacer. Il me semble également que la société avançait l'argent de la mutuelle pour que les gens n'aient pas à trop déboursier. Maman rentrait avec les fonds remis par la Sécurité Sociale, les gens venaient dans son bureau et elle leur remettait. Je revois les papiers qu'elle avait sur son bureau avec un tampon bleu où il y avait écrit COLL. et le numéro de sa collectivité de sécurité

sociale. D'ailleurs, elle a été gratifiée, par la Sécurité sociale, du Mérite Social, quand elle a eu 45, 50 ans. Elle était la secrétaire du médecin et infirmière. Son bureau était grand, elle avait le matériel pour faire les radios pulmonaires, mais sans tirage, et une sorte de laboratoire avec un très bel évier en inox, elle faisait les analyses d'urine etc... À droite, se trouvait le bureau du médecin, c'était le Docteur Choubrac qui était phtisiologue, c'est à dire spécialiste des cas de tuberculose, à l'Hôtel Dieu, après il est devenu professeur ; il était rémunéré par les Tréfileries. J'imagine que dans toutes les usines, il y avait un médecin.

Mes parents, lorsqu'ils parlaient des Tréfileries, disaient TLH. Ils en parlaient un peu à la maison. J'ai connu les noms des dirigeants, et le hasard a voulu que Lazare Weiller qui a été à l'origine des Tréfileries était le grand-oncle d'une personne avec qui j'ai longtemps travaillé. J'avais entendu parler de Weiller chez mes parents parce que dans un tiroir du bureau de mon père, il y avait un petit serpent articulé en liège ; c'était la femme, ou peut-être la sœur du commandant Weiller, lui-même fils de Lazare Weiller, qui le lui avait donné : mon père, pendant la guerre, l'avait aidé à passer en zone libre. Il y a quelques temps, quand je suis venue m'installer au Havre, en allant laver ma voiture et en levant les yeux, j'ai vu un bâtiment avec cette inscription « Tréfileries du Havre », ça m'a fait un peu battre le cœur... Les Tréfileries, ce sont des souvenirs d'enfance, des souvenirs de mes parents. Je savais qu'il y avait les usines au Havre mais il y en avait d'autres ailleurs ; j'entendais ces noms : Rugles, Pont-de-Chéruy... De temps en temps, des gens venaient de ces usines à Paris pour des conseils, des réunions ; ma mère avait affaire à eux, mais pour moi, cela restait lointain.

SHORT ET CHEMISSETTE !

Mes parents nous ont décidées, ma sœur et moi, à aller en colonie de vacances, ce dont je n'avais pas du tout envie... mais ils ont insisté. Ils nous ont emmenées à la gare prendre le train où nous avons été accueillies par nos chefs et cheftaines. Arrivées à la gare de l'Aigle, nous avons pris un autocar pour aller jusqu'à la Ferté. Le château s'est révélé être très joli. Nous avons été accueillies dans des chambres communes de cinq ou six. Il y avait des salles de bain communes également et on nous a tout de suite donné des uniformes pour qu'il y ait un nivellement entre les enfants des

ingénieurs et ceux des ouvriers, pour qu'il n'y ait pas de distinction. Les uniformes, je suis bluffée quand j'y pense ! Pour les filles et les garçons, c'était des shorts en jean de très belle qualité, bleu, avec des chemisettes écossaises et des bretelles, et une bande en travers. C'était étonnant, je n'avais jamais porté de short avant ça ! Le dimanche, les costumes étaient différents, c'était un short en chambray gris clair, avec une chemisette rayée rose et blanc pour les filles, pour les garçons je ne sais pas, probablement bleue. C'était vraiment un uniforme qui faisait qu'on se sentait à l'aise pour gambader dans le parc et faire toutes les activités qui nous étaient proposées. Nous disposions de capes pour les jours de pluie et de vent, avec la salamandre, l'emblème du Havre ; nous avions aussi des bérets. Nous arrivions à la colonie avec nos sous-vêtements, chaussettes, maillots de corps et chaussures, le reste était fourni ! Pour ceux qui n'avaient pas les chaussures adaptées pour les marches, on leur donnait des genres de brodequins ; et on nous apportait notre linge propre chaque semaine. Au quotidien, il y avait des grandes salles avec plusieurs lavabos, nous apportions notre brosse à dents, notre savon. Ceux qui le souhaitaient pouvaient aller le dimanche à la messe du village.

Mais, en fait, j'étais déjà allée toute petite à la Ferté-Fresnel ; dans des conditions plus dramatiques. Ma mère était belge, mon père français d'origine italienne. Pendant la guerre, il était sous les drapeaux. Ayant un nom italien, je ne sais pas quel dirigeant des Tréfileries avait dit à ma mère « Avec un nom italien c'est risqué de rester à Paris, il faut que vous partiez. » Moi, j'étais toute petite, ma mère était enceinte de ma jeune sœur. Nous sommes donc allées dans le château de la Ferté-Fresnel. Je me souviens d'un fermier qui nous apportait le lait et le pain. Je sais que j'ai habité dans le château, mais je ne me souviens pas d'autres personnes. Ce sont des flashes qui me reviennent.

CÈDRE, PAPIER CRISTAL, LARMES ET NÉNUPHARS

Je me souviens de l'odeur du cèdre, il y en avait un énorme, très beau, à l'entrée du château, et moi, je garde le souvenir de cette odeur et des pommes de pin qui tombaient, que nous ramassions et dont nous nous servions pour confectionner des poupées. C'est là que j'ai commencé à faire des activités manuelles : le rotin, le

raphia, la peinture, le tricot... Et puis surtout, et c'est ce qui me plaisait, il y avait un très bel escalier dans le hall d'entrée, les chambres étaient en haut de cet escalier ; et, de part et d'autre, deux bibliothèques avec des fauteuils, je me souviens que les livres étaient recouverts de papier cristal rouge pour les romans qui étaient plutôt pour les filles, et pour les garçons, les livres d'aventure, en vert. Moi, j'y passais beaucoup de temps, j'aimais beaucoup la lecture. On pouvait s'installer où on voulait, on pouvait emporter les livres dans les chambres même si on ne nous incitait pas à y rester, on nous voulait plutôt dans le parc. Toutefois, la sieste était obligatoire : celles qui ne voulaient pas dormir pouvaient lire ou tricoter. Dans le parc il y avait une très jolie chaumière blanche avec des fenêtres à petits carreaux, et une cheminée, on nous y emmenait les jours de pluie pour nous raconter des histoires ; c'étaient des moments bien sympathiques. Il n'y avait pas de piscine mais un étang et nous pouvions nous y baigner au milieu des nénuphars. Une fois par semaine, on levait les couleurs sur un mât, devant le château. C'était après la guerre, il y avait encore ce côté patriotique, ça ressemblait un peu à ce qu'on peut connaître chez les scouts. Les cheftaines et la directrice avaient ce look bleu marine et blanc très scout. On les appelait chefs et cheftaines en ajoutant leurs prénoms d'ailleurs. La directrice était une femme très grande, très distinguée, avec un chignon, j'en garde un très bon souvenir, même si la première année a été horrible ! J'étais tellement triste d'être loin de mes parents, que je pleurais sans cesse. J'en ai fait voir à la cheftaine qui s'occupait de moi, mais elle continuait à venir me consoler. Maintenant, le temps passe très vite mais à l'époque, une semaine ça semblait très long. Et ça durait un mois complet !

LES COLONIES, L'OCCASION DE RENCONTRES ET DE DÉCOUVERTES

Je me souviens que la première année, j'avais 8 ans, mes parents étaient venus nous voir, ma sœur et moi, à la mi-temps ; j'avais demandé à mes parents de me remmener. Ils m'ont dit : « Ah non ! Si on te remmène, on est obligés de prendre ta sœur qui se plaît beaucoup, ainsi que la fille des gardiens de l'immeuble ! » On nous l'avait présentée, nous étions les trois seules parisiennes, et elle,

tout comme ma sœur, se plaisait beaucoup. J'ai le souvenir d'avoir été très malheureuse, mais je garde un souvenir très positif de ce que j'ai vécu. Finalement, j'y suis retournée trois années de suite. On nous emmenait aussi faire de très longues marches avec notre cape, nous nous arrêtions dans des champs, autorisés par les paysans, qui fournissaient des grands bidons de cidre. À l'époque, on avait des quarts comme les soldats et on avait le droit à un quart de cidre ! Moi, en tant que parisienne, j'étais habituée à la baguette, et là, on avait des grandes tranches de pain de campagne, avec une sorte de tartinaade à base de chocolat qui ressemblait beaucoup à du Nutella. On appelait ça l'Anik. On apprenait des chants scouts, pour nous entraîner à marcher, et pour que ceux qui étaient un peu « flemmards » et pas trop sportifs, ne traînent pas trop. Nous bénéficions de cours de théâtre, nous faisons nous-mêmes les décors et les costumes, j'aimais beaucoup. Les thèmes abordés étaient liés aux chansons que nous apprenions. Pendant ces vacances, on ne parlait jamais des Tréfileries avec les autres filles. Je me souviens d'une compagne d'origine hongroise. Il y avait dans les usines des gens qui venaient de différents pays. Elle s'appelait Marie, et j'étais très amie avec elle. J'en garde un très bon souvenir ; malheureusement, on n'a pas continué à correspondre... Pour les activités et les repas, garçons et filles se retrouvaient. Nous prenions nos repas dans une très grande pièce, assez jolie, avec des boiseries peintes. Nous avions des tablées de quatre ou cinq, on nous servait à table ; le petit-déjeuner était un peu à l'anglaise avec porridge, fruits, jus de fruits, c'était très bien fait. Mon père était gérant de la cantine, il n'y est pas resté très longtemps. C'est lui qui avait engagé le cuisinier qui nous faisait les repas au château. C'était un Belge, Monsieur Van Nuymen ; on ne le voyait que le dimanche, tout le monde l'applaudissait pour le féliciter des repas qu'il faisait. On était très bien nourris, avec des repas très équilibrés. Mes parents avaient d'ailleurs contribué au choix des repas.

Récemment, j'ai rencontré une dame, elle aurait aimé venir en colonie quand elle était enfant, mais ses parents ne voulaient pas qu'elle se mélange aux autres enfants. Mes parents, au contraire, ont voulu que je me mélange avec d'autres petites filles issues des différentes régions et des différentes usines. Ce sont des souvenirs doux, patinés par le temps.



↑
Un baraquement
du quartier
des Tréfleries

ANNÉES 14-18
ARCHIVES MUNICIPALES
DU HAVRE [33FI0062]



Bureau des méthodes
Usine 2
1956

DANS LES ARCHIVES
DE JEAN-PIERRE LEROUX ↓

↑
Tréfleurs
ANNÉES 50'
ARCHIVES NATIONALES
AMÉRICAINES



↑
Repas à l'École
des Polonais
ANNÉES 50'
DANS LES ARCHIVES
DE BOGDAN ZMUDA



→
Étameuse
ANNÉES 50'
ARCHIVES NATIONALES
AMÉRICAINES

Avenue des Tréfleries
ANNÉES 50'
DANS LES ARCHIVES DE
JACQUES DEFORTESCU ↓





←
Pouponnière
des Tréfleries
DÉBUT XX^e SIÈCLE
ARCHIVES MUNICIPALES
DU HAVRE [33FI0066]



↑
Entrée de la
pouponnière avec
les Sœurs «Bonice»
ANNÉES 20'
DANS LES ARCHIVES
DE JACQUES DEFORTESCU -
CHRH



→
Cité des Tréfleries
ANNÉES 50'
DANS LES ARCHIVES
DE JACQUES DEFORTESCU -
CHRH



↑
Bar quartier des Tréfleries
ANNÉES 10'
ARCHIVES MUNICIPALES DU HAVRE
[33FI0072]



↑
Cantine de l'Usine
ANNÉES 10'
ARCHIVES MUNICIPALES
DU HAVRE [33FI0074]



←
Little Bob
ANNÉES 60'
 DANS LES ARCHIVES
 DE JACQUES DEFORTESCU - CHRH



↑
Cinétréfil
ANNÉES 70'
 DANS LES ARCHIVES
 DE BOGDAN ZMUDA



↑
Michel Bisson,
lycéen aux Vikings
ANNÉES 50'
 DANS LES ARCHIVES
 DE VALÉRIE LECOQ



←
Champs Barets
ANNÉES 60'
 DANS LES ARCHIVES
 DE BÉATRICE FAGOT



↑
Colonies de vacances
La Ferté-Fresnel
ANNÉES 50'
 DANS LES ARCHIVES
 DE BÉATRICE FAGOT



→
Le portier du Cinétréfil',
Lucien Beudet
et Louise Vimbert
ANNÉES 50'
 DANS LES ARCHIVES
 DE ROSELYNE JAUODE



↑
Marie-Claude Panchout
et Janine Tabare
1954
DANS LES ARCHIVES
DE ROSELYNE JAUDE



↑
Maurice Beauquin
1968
DANS LES ARCHIVES DE
JACQUES DEFORTESCU - CHRH



↑
US Tréfleries
ANNÉES 70'
DANS LES ARCHIVES
D'EDITH TESSON

→
Cercle musical
«L'écho de la mer»
1931
DANS LES ARCHIVES
DE BOGDAN ZMUDA



Koło Muzyczne Echo Morskie Założone 1 Lutego 1931 W Hawrze



↑
Match de football - Stade
des Tréflis'
ANNÉES 60
DANS LES ARCHIVES
DE JACQUES DEFORTESCU - CHRH



↑
Camping
ANNÉES 60
DANS LES ARCHIVES
DE BÉATRICE FAGOT

Section féminine
de gymnastique
1961
DANS LES ARCHIVES
DE JACQUES DEFORTESCU - CHRH
↓





↑
 Parc à tourets
 aux Tréfleries
 2018
 DANS LES ARCHIVES
 DE JEAN-PIERRE LEROUX



→
 Cité des Polonais
 ANNÉES 90
 DANS LES ARCHIVES DE
 JACQUES DEFORTESCU - CHRH



←
 Maison du Directeur
 des Tréfleries
 ANNÉES 2010
 DANS LES ARCHIVES
 DE JEAN-PIERRE LEROUX



↑
 Usine des Tréfleries
 ANNÉES 80'
 DANS LES ARCHIVES
 DE CLAUDE DONNE



↑
 «Fête des femmes»
 aux Tréfleries
 2007-2008
 DANS LES ARCHIVES
 D'EDITH TESSON



↑
 Tréfleleur
 ANNÉES 80'
 DANS LES ARCHIVES
 DE JEAN-PIERRE LEROUX



→
 Brins de torons cassés
 essais de rupture
 2015
 DANS LES ARCHIVES
 DE JEAN-PIERRE LEROUX

Marie-Claude

LES TRÉFILIERIES, UNE NOUVELLE VIE

L'ARRIVÉE AU HAVRE

J'ai 89 ans. On est arrivés au Havre en 1962, j'avais 27 ans. L'usine avait fait le plein de jeunes ingénieurs ; avec mon mari, ils arrivaient à quatre débutants, nous étions les derniers, il n'y avait plus de logements disponibles en ville, qui était en pleine reconstruction à l'époque. On nous a proposé d'habiter le quartier des Tréfileries, ce que nous avons accepté. Mon mari avait été recruté en sortant du service militaire, on venait de Paris. Tous les jeunes ingénieurs sortaient de leurs obligations militaires. Ils venaient de grandes écoles parisiennes. Mon mari avait été à l'École Centrale des arts et manufactures. Il était très intéressé par l'architecture, les premières reconstructions du Havre l'avaient beaucoup attiré. On disait en plaisantant : « On est au Havre parce qu'on est venu voir la mer ». Ensuite, nous nous sommes installés dans le quartier des Gobelins, une maison que j'occupe toujours. Nous avons eu trois enfants. Mon mari a travaillé dix-sept ans aux Tréfileries, dans différents ateliers. Il était ingénieur de fabrication. Ensuite, il a changé de travail mais nous sommes restés au Havre ; nous étions bien ici. Mes trois filles sont parties à 18 ans, si elles ne faisaient pas école

de commerce ou école d'infirmières, il n'y avait pas grand-chose en termes universitaires. Nous arrivions d'une période difficile, la guerre n'était pas loin derrière nous, vivre à Paris était compliqué, et c'était la guerre d'Algérie... Ici on nous offrait un toit, très convenable, d'abord au 52 avenue des Tréfileries, dans une série de petites maisons jumelles où habitaient des cadres et des employés. Puis, nous avons déménagé au 14 avenue des Tréfileries qui était une ancienne maison de directeur. L'avenue des Tréfileries était coupée en deux par une barrière, ce qui évitait que les voitures passent au milieu des maisons de la Cité pour aller du Boulevard Jules Durand à la rue de la Vallée. Cette barrière se levait à 6h30 le matin, et on avait tout le flot des travailleurs qui arrivaient à bicyclettes, à motos, les bicyclettes étaient monnaie courante à l'époque. Les gens habitaient parfois assez loin, ils venaient du plateau. Tout le monde arrivait, regroupés pour le même horaire, c'était une foule incroyable ! Il y avait un petit passage dans la journée, mais le matin ils levaient la barrière pour que tout le monde soit à l'heure.

C'était une découverte de vivre dans ce quartier, avec cette usine. J'étais curieuse de voir comment ça fonctionnait. C'était la fin du système paternaliste de l'entreprise. Dans le groupe de bâtiments où nous habitions, il y avait une ancienne crèche, des bâtiments pour le sport, une bibliothèque, un bâtiment pour les jeunes, l'Hôtel des ingénieurs et les maisons des ouvriers qui étaient là, avec tout au bout « le village des Polonais ». On a quitté le quartier quand les filles ont grandi. Si on voulait qu'elles aient des activités, il fallait tout le temps les accompagner en ville ; et on a cherché à se rapprocher de la mer.

MÉDECIN SCOLAIRE...

J'étais médecin scolaire, j'avais tout un secteur dans le quartier des Tréfileries et un secteur autour de Saint-Romain de Colbosc. Je travaillais aussi à l'école Jean Jaurès, aux Neiges, ce quartier enclavé dans le port. Mon métier m'a fait découvrir le pays et la géographie locale. Des activités de loisirs, je n'en avais pas, le temps était compté... En revanche, j'ai beaucoup aimé mon travail. J'allais sur les différentes écoles du secteur. À l'entrée au CP et en 6^e, les visites médicales étaient obligatoires. Je réalisais les contrôles pour voir si les gens étaient aptes à effectuer le

travail sur machine, notamment au lycée des Vikings. J'avais un diplôme de médecine du travail. Quand je suis arrivée au Havre, j'ai demandé à exercer dans cette branche. On m'a dit : « Ah non ! Au Havre, vous êtes une femme, vous ne pourrez pas travailler en tant que médecin ce n'est pas possible, mais laissez votre adresse ». Il y avait un bureau d'hygiène municipal très actif mais tous les établissements n'en étaient pas pourvus, les médecins scolaires étaient déjà insuffisants à cette époque, même si Le Havre était en avance de ce point de vue. De nombreuses infirmières y travaillaient, certaines allaient dans les écoles, vérifier l'hygiène, faire des dossiers de vaccination, c'était très suivi. Elles étaient à la limite du service social, les assistantes sociales étaient peu nombreuses à l'époque. C'est elles qui savaient comment aider les familles, qui intervenaient selon les besoins des enfants. Travailler dans la médecine du travail, c'était une possibilité que je m'étais réservée. C'est après 68 que ça a été possible pour les femmes : les premières femmes médecins du travail sont arrivées à Renault Sandouville. Avant, il y en avait bien une ou deux, mais c'était parce que leur mari était médecin, ce n'était pas du tout quelque chose d'admis.

...ET MÈRE DE FAMILLE

Mes souvenirs sont très liés aux enfants, nous avons trois filles qui sont nées alors que nous habitions le quartier. C'était facile à vivre parce que mon mari travaillait sur place et moi, je pouvais me servir de la voiture pour aller travailler. On a eu une 2CV, et après, une Ami 6. On trouvait de l'aide sur place, c'était assez pratique pour faire garder les enfants. Nous avons quelques commerçants, des gens charmants, serviables, on pouvait vivre sur le quartier en trouvant tout ce dont nous avons besoin quasiment. On allait très souvent en ville quand même. On avait l'agrément d'un jardin, avec des enfants jeunes c'était bien pratique, et de la place dans le logement. Notre première maison était petite mais la seconde était plus vaste, claire, agréablement conçue, du genre ancien, avec de beaux parquets. C'était l'ancien style lié à Tréfilimétaux avec le chauffage au charbon, on était assez dépendants par rapport à l'entreprise. Par exemple, le téléphone passait par le standard de l'usine. Nos filles fréquentaient l'école du quartier, l'école Valmy, la maternelle et ensuite

l'école primaire, il y avait beaucoup d'enfants à cette époque-là. Le problème c'était le boulevard Jules Durand et ses rails, le bruit des wagons, mais nous n'habitions pas directement sur le boulevard, ceux qui y habitaient avaient beaucoup plus de bruit, et surtout avec les enfants, il fallait les accompagner parce que la circulation était dense, à quoi s'ajoutaient les sorties d'usine, le passage des ouvriers... La vie y était intense. Je me souviens d'entendre la cloche des dockers, surtout le soir.

Avec mon mari, nous parlions un peu de l'usine. Nous avons commencé à rencontrer des gens : certains de ses collègues, ceux qui débutaient comme lui ; il y avait beaucoup de jeunes couples. J'avais aussi rencontré, dans mon travail, des consœurs, ou des personnes liées aux établissements dans lesquels j'exerçais. Je me souviens d'une invitation à jouer au bridge, ça ne m'avait pas passionnée ! On s'intéressait aux choses qui se passaient au Havre. C'était le démarrage de la maison de la culture avec le Musée Malraux ; mon mari était très curieux de ça, il se rendait régulièrement aux expositions et rencontres... Moi, je ne pouvais pas forcément venir à cause des enfants et de la fatigue. On s'était attachés à ce genre de loisirs. En été, on allait à la plage, c'était un peu pollué, mais nous n'y faisons pas trop attention... Les petits cousins venaient parce qu'ils étaient mal logés à Paris, ils venaient profiter du bon air de la mer. C'était une vie très familiale. On se connaissait avec les voisins, on se saluait, les enfants jouaient entre eux dans le quartier. Il y avait des Normands, des Havrais, des Polonais... On entendait parler les gens qui allaient au gabion, à la chasse au canard dans le Port ; il n'y avait pas encore tous les aménagements qui ont été faits après. Les usines étaient énormes, je ne m'y risquais pas ! On ne peut pas dire qu'on était intégrés, mais je n'éprouvais pas le besoin de me lier, j'avais mes journées de travail, mes enfants, ma maison, ça me suffisait. Ces années ont tout de même été assez fatigantes, le temps que les enfants soient plus autonomes. Les fêtes d'école c'était important, les filles y tenaient beaucoup. Avec Tréfilimétaux, il y avait aussi le Noël qui se passait au Normandy avec une séance récréative et la distribution des jouets. Ma fille aînée a un souvenir merveilleux du quartier ; on laissait une grande liberté à nos filles. Dans l'avenue, il n'y avait pas de voiture, ou s'il y en avait une, elle faisait attention aux enfants, les filles allaient jouer au ballon au

stade, à côté. Elle a adoré la maison, le quartier, le jardin. Elle a été très triste de quitter cette maison. Les deux autres étaient plus jeunes, je n'ai pas senti le même déchirement.

Il y a eu la période de mai 68 qui avait été très particulière, tout le quartier était en grève, ce qui terrorisait notre famille, mais pas nous. On dépendait de l'usine pour le téléphone, c'était le comité de grève qui répondait au téléphone. Le matin on était réveillés de bonne heure par l'Internationale, un jour, ça a dû être la reprise du travail, il n'y a pas eu l'Internationale, on ne s'est pas réveillés! Ce n'était pas pratique, on n'avait pas d'essence, c'était un peu pesant, mais finalement, il faisait beau, on était dans le jardin, on ne se sentait pas menacés, on a attendu que ça passe...

Ça a été une vie très régulière, organisée au mieux. La vie de famille, c'était ce qu'on souhaitait. Les conditions extérieures nous suffisaient sachant ce qu'on avait vécu avant; mon mari et moi étions des enfants de la guerre, avec tout ce que cela impliquait. On avait un toit sur la tête et tout se déroulait à peu près bien, avec une petite aisance matérielle! On a bénéficié des Trente Glorieuses, c'était la période du progrès. Venir au Havre était dépaysant, mais ça ne nous déplaisait pas. De temps en temps, mon mari hésitait à changer de travail et de ville, des postes se libéraient à droite, à gauche, quand les filles ont eu la parole, elles ont clairement fait savoir qu'elles ne voulaient pas partir du Havre, moi, je ne disais rien mais je n'avais pas envie de partir non plus! C'était à mon mari de voir ce qui était bien pour sa carrière. Pour moi, c'était la proximité de la mer qui était importante; nous n'étions pas trop loin de Paris où nous avons la famille, les enfants pouvaient y aller pour leurs études, c'était simple. Quand on est partis vivre dans le quartier des Gobelins, j'ai eu l'impression de changer de ville. Beaucoup de Havrais ne connaissaient pas les quartiers industriels. Une fois partis, nous ne sommes pas tellement retournés sur le quartier...

Michel

LES TRÉFILIERIES, DU BON ET DU MOINS BON...

DE LA RESTAURATION NAVALE AUX TRÉFILIERIES

J'ai 78 ans et j'ai travaillé aux Tréfileries.

J'ai commencé ma carrière dans la restauration navale, je suis intervenu sur le France, je faisais un peu de mécanique, de l'entretien. Je n'ai pas beaucoup voyagé parce qu'on réparait à quai, on pouvait faire un tour en mer pour voir si ça marchait bien mais pas plus. J'aimais bien cette époque, on voyait un pétrolier arriver le vendredi, fallait y aller la nuit pour réparer et qu'il soit prêt à repartir le lundi. Travailler de nuit, c'était tranquille, on n'avait pas tous les chefs sur le dos!

Et puis, à un moment, les bateaux étaient moins nombreux, l'activité baissait un peu, il y avait moins de boulot et mon beau-père travaillait aux Tréfils', il était électricien. C'est comme ça, qu'en 68, j'ai commencé. J'étais mécano, dans la partie alu', au service entretien.

J'habitais à Bléville. Je faisais les 3/4 et souvent j'étais de nuit. C'étaient les mêmes cadences. J'allais travailler en 4L. J'emmenais mon casse-croûte, on avait une demi-heure pour manger, on allait

au réfectoire, je ne mangeais pas à la cantine. Au début, on était payé à la semaine, et puis, sur la fin, c'était au mois. Mon beau-père lui, il y allait en vélo et il prenait l'escalier roulant, comme beaucoup d'autres ouvriers à l'époque. À la sortie, c'était impressionnant ! Avec les Tréfileries, on avait des avantages : on est partis en vacances en Savoie en camping. On a fait des voyages en Hollande, à Paris, des week-ends, on est allés au Lido ! Certains faisaient du sport, mais moi, j'avais mon jardin à m'occuper alors je n'en faisais pas.

DEPUIS LE MIRADOR JUSQU'AUX FOURS

J'ai travaillé sur les fours : four de fusion, four de maintien. Ça, c'était pour ramollir les bobines. J'ai travaillé au train-fil : les premières barres arrivaient pour être laminées, première, deuxième, troisième, quatrième passe et après ça passait sur le train-fil quand c'était en cylindre, il y avait jusqu'à vingt passes une à droite et une à gauche et au bout les enrouleuses. J'étais sur le « mirador », c'était en hauteur, et c'est de là qu'on contrôlait toute la machine pour effectuer les régulations entre les cages, il fallait que la boucle ne soit ni trop longue, ni trop courte pour passer d'une cage à l'autre. De là-haut, on voyait toute la ligne. Sur un pupitre, on contrôlait la vitesse des machines et c'est comme ça qu'on rectifiait la vitesse de sortie des fils. J'ai été plus de vingt ans à ce poste. Après, je me suis retrouvé sur la ligne continue, avec le four de fusion et le four de maintien, on versait la matière dans l'un ou l'autre et ça partait ensuite sur les laminoirs.

À la fin, comme j'étais mécano, je suis devenu polyvalent pour travailler aux enrouleuses.

On faisait beaucoup de fils pour les ponts mais surtout pour EDF. À un moment on a travaillé pour Thomson.

À la câblerie, on avait deux câbleuses, la 42, à 42 fils et la 54, à 54 fils.

Quand on avait des roulements ou des boîtes de vitesse à changer, c'est moi qui le faisais. J'étais P3, c'était les grades, j'ai commencé P1 et j'ai fini TA, technicien d'atelier. Le P, je crois que ça veut dire Professionnel... Quand j'étais au train-fil, certains

ingénieurs avaient l'œil partout ; un autre, Lecomte, il regardait juste la production et rien à faire du reste, il nous faisait confiance et ça, c'était bien, il savait qu'on connaissait notre boulot. C'était très bruyant, on avait des protections pour les oreilles d'ailleurs. Ça sentait l'aluminium, les déchets, la crasse en fin de compte. Un jour, il y a eu un incendie sur la ligne continue, j'étais du quart du matin, je travaillais à l'entretien, c'est un four qui fuyait, une fumée énorme est apparue, le métal tombait dans les fosses et comme il y avait de l'huile, ça brûlait, on a appelé les pompiers... C'était vraiment très impressionnant. Évidemment la ligne a été mise à l'arrêt quelques temps. On travaillait en équipes, en principe, on s'entendait bien, mais ça dépendait aussi des chefs. J'ai été délégué CFDT sept, huit ans. On allait aux réunions, c'était toujours les mêmes questions : les augmentations, la protection, la sécurité... J'en ai eu marre. Je voulais défendre les camarades ; mais au final, ça ne servait plus à rien, toujours les mêmes questions sans réponse. Je ne me suis pas représenté, c'est mon chef, qui a pris ma place, c'est comme ça que lui est resté au Havre et que j'ai dû partir à Villefranche ! Avec les autres syndicats, on n'était pas toujours d'accord, on faisait la grève pour un oui ou pour un non : la guerre au Vietnam, la liquidation du France... Pour moi, ça ne servait à rien, sauf à perdre de l'argent ! Tout le monde n'était pas syndiqué aux Tréfileries, mais une bonne partie quand même. La CFDT on l'avait créée dans les années 1968, 69.

Quand j'ai quitté la boîte, il ne restait plus que cent personnes, on était mille cinq cents quand je suis rentré ! Petit à petit, la partie cuivre a été supprimée, il ne restait que l'alu. L'atelier de réparation était séparé en deux, entre l'acier et l'alu'.

J'ai été muté en 97 à Villefranche ; on a été trois comme ça. C'était une entreprise qui faisait des pièces de voitures. Je n'ai pas tellement aimé : quand j'étais mécano, aux Tréfils', on bougeait pas mal, c'était varié l'activité ; mais là, fabriquer des pièces de voiture, c'était toujours pareil. J'ai fini ma carrière là-bas, en 2006.

DES SÉQUELLES

J'ai été reconnu il y a deux ou trois ans comme victime de l'amiante. Ça a été reconnu comme maladie professionnelle. J'ai pu avoir un capital, je ne sais pas si d'autres ont été reconnus, mais je sais

qu'il y en a qui en sont morts jeunes. Les fours marchaient au fioul, il fallait une plaque d'amiante pour l'étanchéité, on devait les changer plusieurs fois par an parce qu'un brûleur ça arrive à s'user. Je revois ce qu'on appelait « les pâquerettes de cuivre » qui voltigeaient dans l'air, ça on le respirait. Le matin, notre tricot de corps était blanc, le soir il était vert !

Mon beau-père travaillait sur le pont roulant, on voyait beaucoup de ces pâquerettes en hauteur. On n'avait pas de masque à l'époque ça n'était pas obligatoire...

Nicole

LES BRIQUES RÉFRACTAIRES ET LOLOTTE

Papa a travaillé longtemps chez Balbiano, une entreprise de bâtiment. Monsieur Balbiano jouait au foot avec Monsieur Cadic qui travaillait aux Tréfileries. Ça n'allait pas tellement les affaires. C'est comme ça que Monsieur Cadic a dit à Monsieur Balbiano : « je peux prendre des ouvriers en location pour dépanner si tu veux ». Mon père s'appelait Joachim Marquez. Il connaissait bien ce Monsieur Cadic qui travaillait aux Tréfileries, ils avaient dû faire leur régiment ensemble. Il lui a dit : « Comme tu es maçon

qualifié, tu pourras travailler dans les fours ». Il est rentré aux Tréfileries comme ça. Il avait une quarantaine d'années. Ça devait être en 58. Il travaillait de temps en temps chez Balbiano, de temps en temps aux Tréfileries. Il réparait les fours. C'étaient des fours à briques réfractaires. On habitait au quartier de l'Eure, chez les Balbiano justement. Après, on a vécu à Harfleur. J'allais souvent rejoindre papa quand il travaillait aux Tréfileries. Je me souviens des gardiens qui me disaient : « Rentre au chaud, va prendre un chocolat chez Lolotte ». En face de l'Électro-Mécanique, on trouvait la pharmacie, une petite boulangerie, et après, c'était Chez Lolotte, un café.

Papa m'avait fait voir les fours et il m'avait dit : « Quand tu viendras, on demandera à Monsieur Colignon, je te donnerai une brique réfractaire, tu la mettras dans le four et après tu la mettras dans ton lit, tu auras bien chaud aux pieds ». Une fois papa s'était disputé avec un nouveau : il avait commandé des briques, mais des briques pour construire des maisons. Papa lui a dit : « Non, c'est pas bon ». L'autre ne voulait pas céder, papa est allé voir un responsable : « Je ne fais pas le four avec ces briques-là ! » Un jour, le four a explosé. Et mon père avait une moto side-car, son cuir et son casque étaient restés à côté du four. Il est allé chez Lolotte demander si quelqu'un pouvait lui prêter une veste. Un client lui a dit : « Tu ne vas pas partir sans ton casque ! » Il l'avait accompagné. À côté de l'usine, c'est à la Cité des Tréfileries que vivait la mère de Monsieur Cadic. Le dimanche, elle venait à la maison ou alors on allait chez elle. C'était un pavillon, le 52 ou le 54. Après, on allait rejoindre Monsieur Cadic et Bruno qui allaient jouer au foot. On passait par la petite chapelle avec la grotte. J'aimais bien y aller. J'aimais bien le terrain vague et les bars en face de l'usine 2. Les gars allaient chez Lolotte plutôt qu'au café qui était juste à côté. Chez Lolotte, on rentrait, le bar était au fond, sur le côté il y avait des tables, elle était accueillante Lolotte !

Maria-Rosa

L'ITALIE DANS LE SANG !

L'ARRIVÉE EN FRANCE

J'ai 73 ans. Je suis Italienne et je veux le rester !

Nous habitons dans le Piémont, en Italie, dans un petit village. En 1957, mon père a obtenu un contrat de travail aux Tréfileries, via le consulat italien, pour une année. Quand l'année s'est terminée, les Tréfileries lui ont dit : « On vous garde, vous amenez votre famille ». C'est comme ça, qu'un an après, en mars 1958, nous sommes arrivés au Havre, ma mère, ma sœur, mon frère et moi. J'avais six, sept ans.

Mon père travaillait dans les fourneaux, c'était un bosseur. Il avait eu la possibilité d'avoir un jardin vers Harfleur, il ramenait plein de légumes. Il a fait toute sa carrière aux Tréfileries. Pour lui, le fait d'avoir un toit, de ne pas travailler à l'extérieur, c'était l'essentiel. Au Piémont, c'était la campagne, la vigne, les champs, c'était toujours à l'extérieur. Il s'appelait Natale Alessandria et ma mère Maria. Pour gagner quelques sous, mon père allait au port « à la décharge ». On lui donnait des régimes de bananes, des sacs de patates rouges qui puaients, du fer... Mon père a pris sa retraite au début des années 80, je crois qu'il a été en pré-retraite en 1983, il était très fatigué.

Au départ, mon père vivait dans un baraquement dans lequel il n'y avait que des célibataires ; avec notre arrivée, il a eu droit à un logement plus grand. Nous avons vécu rue Rosambo. La Cité des Polonais était derrière les Tréfileries. Derrière notre baraquement, un mur d'enceinte nous séparait de l'usine. J'ai un bon souvenir des baraquements dans lesquels on vivait. On avait une très grande pièce qui faisait séjour, cuisine et deux chambres. Mon frère dormait dans le fond du séjour sur un canapé. Notre chambre à moi et ma sœur était petite, on n'avait qu'un lit ; on avait mis quelques images au mur. Pour endormir ma petite sœur, je lui disais : « Regarde l'image » et je lui racontais une histoire. Mes parents avaient une armoire et un lit. On était très bien, on vivait dans la grande pièce, chauffée au charbon, ma mère faisait la cuisine ici.

J'ai le souvenir que l'usine fournissait draps et couvertures. On avait aussi la possibilité d'aller se doucher à l'usine le samedi, mais il y avait le personnel, on était un peu gênés. Avec ma mère, ma sœur, ma tante, nous n'y sommes allées qu'une seule fois. Ma mère nous lavait dans un bac dans le séjour comme on faisait autrefois.

Notre baraquement comprenait trois logements : ma tante et sa famille, et, un peu plus loin la famille de Little Bob. À côté de notre logement, on avait une buanderie et des toilettes, à la turque. C'était commun aux trois familles, c'était très propre. Les autres baraquements étaient occupés par des Maghrébins, on avait un peu peur, parce qu'ils ne parlaient pas français. Mes parents parlaient le dialecte calabrais mais nous les enfants, on a appris tout de suite le français ; on parlait français entre nous, mais on comprenait ce que maman et papa disaient. Dans une seule phrase, il y avait trois langues : le calabrais, le français et l'italien ! On avait le droit de faire un jardin. Mon père faisait d'un côté des légumes, de l'autre des fleurs. La famille de Little Bob c'étaient que des fleurs, c'était très beau. Une nuit, le baraquement en face de chez nous a pris feu. On a été réveillés dans la nuit, on est partis en vitesse chez ma tante. Pendant longtemps, les cendres sont restées, je me souviens avoir trouvé une ou deux pièces de monnaie dans les résidus.

LE BONHEUR DE L'ENFANCE

On était pauvres mais on était heureux. Il ne nous manquait rien, on avait l'essentiel. À Noël, les Tréfileries donnaient à mon père un petit catalogue pour que l'on puisse choisir notre cadeau. On jouait dehors beaucoup. Pas loin de chez nous, un chemin passait par des champs et un « petit bois » et nous amenait rue de la Vallée. C'est par là qu'on allait au catéchisme ou parfois faire des courses. On l'empruntait aussi pour aller à l'école George Sand, c'était un raccourci. Un jour, mon frère est tombé dans le petit étang qui jouxtait ce chemin ! Il devait avoir trois ou quatre ans, les parents nous laissaient jouer avec nos cousines : à la corde, aux balles contre le mur, à la poupée ; je me souviens qu'avec des boîtes de conserve de sauce tomate, on avait fabriqué un téléphone avec une corde. Les copines, on ne les voyait pas à l'extérieur, c'était uniquement à l'école.

Le soir, on se mettait sur l'herbe, mon oncle racontait des histoires, on parlait, on riait. Il mettait de la musique italienne sur un haut-parleur, quand on rentrait de l'école, on entendait ça... Ça ne gênait personne. À Noël on mangeait tous ensemble. À côté des baraquements, un pont enjambait les rails. Quand on voyait qu'un train arrivait, on se dépêchait de monter les marches pour aller sur le pont pour se perdre dans les fumées de la locomotive. Toutes mes tantes sont arrivées les unes après les autres en France. Aux Tréfileries, ils cherchaient toujours du personnel, mon père a fait venir pas mal de monde. Il y a eu cet oncle, au départ un célibataire, ma mère lui lavait son linge pour se faire quatre sous. Il lui avait dit : « Maria, tu n'aurais pas une sœur ? », ma mère en avait une... Maintenant, c'est sur internet, à l'époque, c'était sur photo ! Elle lui a écrit et ma tante est arrivée, ils se sont mariés. Mon autre oncle était déjà marié, sa femme et ses enfants sont venus après. Mais on a marié comme ça trois célibataires, français et italiens, à des sœurs de ma mère.

J'allais au catéchisme rue de la Vallée, le curé était très gentil, il est même venu manger chez moi. Mes parents étaient très religieux, moi aussi. Mon père nous emmenait à la messe, le dimanche, chacun notre tour. Un dimanche midi, le curé est venu manger à la

maison, ma mère faisait souvent des pâtes, on adore les pâtes chez nous ; elle avait fait le ragoût italien, et c'était particulièrement bon, on a pensé que le curé avait béni notre repas. Je me souviens de lui, il était jeune et mince !

Nous sommes restés ici quatre ans, après on est allés à Caucriauville. C'était mieux pour le logement, mon père voulait améliorer le bien-être de sa famille. Après Caucriauville, on a vécu rue Denis Papin : il s'était mis en tête qu'il payait trop cher à Caucriauville, il a acheté un très vieux bar et un très vieil appartement. On aimait bien parce qu'on était quasiment sur le pont Denis Papin.

Quoiqu'ils venaient du sud de l'Italie, avec une mentalité très serrée, mes parents ont été très intelligents, ils nous laissaient jouer dans la ruelle, on allait également au cinéma toute seules. Je me souviens de la pub', le petit bonhomme avec une pioche à la main ! C'était le Vox, on y allait tous les dimanches. Plus tard, on sortait, on avait les copains qui nous attendaient au coin de la rue pour aller à la plage.

Les commerces, je me souviens d'une boucherie, d'une boulangerie, ma mère allait plus loin, elle prenait son vélo. Je me rappelle de Madame Piazza, une voisine : ma sœur et moi allions chercher son pain, elle nous donnait toujours une petite pièce, qu'on mettait dans notre tirelire. Les tirelires, c'est l'infirmière des Tréfileries qui nous en avait donné chacune une, j'ai toujours la mienne ! C'est un petit éléphant. De temps en temps, quand la tirelire était pleine, on ne la cassait pas, et, au marché, on s'achetait une robe ou des chaussures. Elle était très sympathique Madame Piazza ; le père était moins sociable mais il peignait, il faisait des tableaux magnifiques et nous les donnait. Le jeudi après-midi, elle nous mettait dans la salle, mes cousines, mon frère et ma sœur, on était sept avec son gosse, devant Rintintin, on ne bougeait pas ! Elle nous aimait bien. C'était une belle femme, comme les matrones romaines d'autrefois, elle s'habillait bien, on l'appelait : « La Signora ». Mon frère allait toujours jouer avec leur fils, ils avaient le même âge.

Little Bob répétait déjà avec son groupe chez lui, il laissait la porte ouverte, et nous, en passant, on écoutait. Il avait déjà une vingtaine d'années quand j'en avais sept ou huit ans ; il travaillait à

l'usine. Il était gentil mais il avait surtout sa musique en tête. Sa sœur travaillait aussi à l'usine, on la voyait peu. Il vivait chez ses parents, ils étaient dans le couloir, lui et trois musiciens, deux frères et un autre. Ils répétaient, allaient manger rapidement, et revenaient jouer. Il aimait beaucoup Elvis Presley. Quand on était chez lui, il discutait avec ma sœur parce qu'elle, elle préférait Johnny.

Je suis allée en colonie une fois seulement. Je me souviens que nous étions les plus âgées de la colo', je me revois laver mon linge dans la buanderie. Nous avons dormi dans une très grande tente. Je me souviens de ces tables très très longues. Un garçon m'avait proposé de fumer une cigarette! Toute une aventure! Les Tréfileries avaient donné à ma mère un ruban avec nos noms qu'elle devait coudre sur tous les vêtements.

L'ITALIE EN MÉMOIRE

Quand j'ai eu 20 ans, je suis allée vivre en Italie. J'ai vécu trente-trois ans à Milan, j'ai appris l'italien là-bas, en travaillant comme secrétaire de direction. On revenait à Noël voir mes parents.

Mon père et ma mère disaient « Merci à la France », et moi je dis « Merci aux Tréfileries ». En Italie, on était gosses, on était insouciantes. C'est les Tréfileries qui nous ont permis d'aller à l'école, d'avoir un diplôme. Mon père, une fois à la retraite, aurait voulu rentrer en Italie, mais ma mère n'a pas voulu. Elle a bossé très dur, elle a eu une vie très, très, très dure. En Italie, ma grand-mère travaillait pour une riche femme du village, elle n'était pas payée mais elle pouvait prendre la farine pour faire le pain. Ma mère, encore petite, faisait des ménages, elle ramassait le bois, l'hiver... Elle a perdu quatre enfants, elle ne sait ni lire, ni écrire mais elle s'est très bien débrouillée. Alors, elle disait : « En France, j'ai tout, c'est hors de question que je parte ! ». Et mon père n'allait pas partir seul. Moi, je suis partie à 20 ans en Italie puis je suis revenue au Havre il y a quelques années et les Tréfileries restent un souvenir unique!

Roselyne

SOUVENIRS EN PAGAILLE!

SOUVENIRS MÊLÉS DE LA CITÉ

J'ai 62 ans et je suis la petite-fille de personnes qui ont vécu à la Cité des Tréfileries et qui ont travaillé à l'usine. Ma grand-mère était Louise Vimbert, Tabare de son nom d'épouse et Beudet de son deuxième mariage. Elle s'était mariée à 17 ans, enceinte... pas simple à l'époque. Ma mère a vécu aussi plusieurs années à la Cité; elle s'appelait Janine Tabare. Elle participait aux activités, mais n'a jamais travaillé à l'usine. Mon père travaillait aussi aux Tréfileries. Mes grands-parents habitaient le bâtiment B, au 4 avenue des Tréfileries. C'était la première cour sur la gauche. Les cours contenaient deux bâtiments, des baraquements de quatre, cinq logements qui se faisaient face. Je crois qu'il devait y avoir trois cours au total. Derrière la troisième cour, il y avait les lavoirs. Entre l'Hôtel des ingénieurs et le premier baraquement, se trouvait un espace de jeux pour les enfants avec bac à sable, jeux et de magnifiques plates-bandes, tout était entretenu par l'usine. On avait les vélos, les trottinettes, les dînettes pour les filles, on jouait à la poupée. Quand j'allais chez Monsieur et Madame Bergé, avec leur fille Aline, on jouait dans leur jardin, ils avaient une balançoire. Ils avaient une maison qui me paraissait très grande. La pouponnière était face aux baraquements. Maman y était allée jusqu'à ce qu'elle rentre à l'école parce que mes grands-parents travaillaient

tous les deux. Elle est allée à l'école Valmy. Elle y allait en vélo ou à pied, ce n'était pas si proche. À côté, il y avait des pavillons pour les dirigeants de l'usine et le cinéma.

Les logements étaient constitués d'une pièce principale avec un côté cuisine, un évier et un fourneau, et un coin repas et s'ajoutaient deux chambres. Derrière le séjour, une pièce servait de cagibi, elle était rempli d'étagères, avec tout un tas de conserves, c'était le seul endroit où on pouvait stocker. Il n'y avait pas de salle de bain, on se lavait dans la cuisine, au baquet ou à l'évier. Les maisons étaient en bois, chauffées au poêle à charbon. Sur le fourneau, il y avait toujours une bouilloire. Ma grand-mère cuisinait sur le fourneau, après ils ont eu une gazinière. Plus tard, ils ont eu un gros poste de radio. Le bloc sanitaire comportait trois toilettes à la turque, partagés entre tous les habitants de la Cité. Ceux qui habitaient à l'autre bout venaient là aussi, ça faisait une petite trotte! Derrière les maisons, un petit passage donnait l'accès aux celliers dans lesquels les habitants stockaient leur vélo, le charbon, les outils de jardin... Petite, ma mère avait eu un vélo comme cadeau, c'était un très beau cadeau pour l'époque et pour des gens qui n'avaient pas beaucoup d'argent.

Un trottoir longeait les baraquements, chacun arrangeait son devant de porte comme il pouvait pour le rendre un peu plus gai. J'ai une cousine qui habitait la Cité avec ses parents, juste en face de chez mes grands-parents; l'été, ma tante lui faisait prendre son bain dehors! L'Hôtel des ingénieurs était grand, avec un magnifique jardin. Mes parents pour leurs fiançailles ont fait les photos dans les jardins, il n'y avait pas de portail, c'était accessible. C'est là que se déroulaient les remises de médailles ou de diplômes. La cantine des Tréfileries donnait dans la rue Amand Agasse. Maman me racontait les repas des Anciens ou des événements qui se fêtaient dans l'année, ils faisaient ça dans la cantine. Elle était serveuse, avec d'autres jeunes filles dont les parents habitaient dans la Cité. Elles avaient toutes leur joli tablier blanc. La cantine servait aussi et surtout pour les ouvriers en semaine. Derrière le cinéma, se trouvait le stade. Mon grand-père, le mari de ma grand-mère, avait la clé de petites portes derrière le gymnase, et quand les joueurs venaient s'entraîner, c'est lui qui ouvrait. C'est juste parce que sa maison était à côté. Quand je venais passer les jeudis chez ma grand-mère, j'allais souvent chez une copine dont le papa était ingénieur et

qui logeait dans une des maisons des cadres. On jouait dans la rue à cette époque-là. Tout le monde se connaissait.

J'ai perdu ma grand-mère à 10 ans, c'était une femme très droite, elle s'était retrouvée veuve avec deux enfants, mon grand-père était mort à 40 ans de maladie. Quand on ne lui obéissait pas, elle se mettait dans de vraies colères! Un jour, je n'ai pas rangé mes crayons de couleur assez vite, ils sont partis dans le poêle à charbon! Dans la maison, on entendait bien les voisins, je me souviens du carillon de la voisine, les murs bougeaient quand on tapait les portes trop fort. Ma grand-mère s'était remariée, en 1950. À cette époque, ma mère travaillait déjà. Ils partaient en vacances tous les trois, emmenaient une cousine. Ils prenaient le train, allaient assez loin, jusqu'au cirque de Gavarnie une fois.

Quand on arrivait au bout de la Cité des Tréfileries, c'était la Cité des Polonais. C'est là, ensuite, qu'a habité mon grand-père. Les deux Cités, c'étaient deux entités bien distinctes. La Cité des Polonais avait été construite plus tard. Les maisons étaient en dur. Mes grands-parents avaient quitté la Cité des Tréfileries pour aller aux Polonais en 1971, mais ma grand-mère est décédée en 72, elle n'y a vécu qu'un an. Là, ils avaient les commodités, il n'y avait pas de salle de bain, mais ils avaient deux belles pièces, un water individuel dans la cour, un cellier, une petite cour qui faisait jardinet. Mes grands-parents n'avaient pas de voiture, ils se déplaçaient en bus ou en tramway. Maman me disait : « Ta grand-mère travaillait, mais moi je faisais beaucoup de choses à la maison ». Elle avait la charge du foyer. C'était le ménage, le linge, les courses, elle participait à beaucoup de choses pour une jeune fille de son âge. Les conditions en usine étaient difficiles.

PENDANT ET APRÈS GUERRE...

Mon arrière-grand-mère habitait pas loin du quartier, peut-être à Massillon. Ma grand-mère est arrivée à la Cité parce qu'elle travaillait aux Tréfileries, elle était contrôleuse. Mon grand-père, je n'ai pas beaucoup de souvenirs racontés par ma mère, il est mort l'année de sa communion. Il travaillait aussi aux Tréfileries. Mon oncle et ma mère avaient une différence d'âge importante; mon oncle travaillait aussi à l'usine mais lui est parti en Allemagne. Il y a une histoire entre les Tréfileries et le Service du Travail Obligatoire en Allemagne, ils ont été assez nombreux à partir. Au début de la guerre, ma mère

est restée à la Cité avec ma grand-mère; elles allaient chercher du charbon sur le port pendant les bombardements, ça a été une période très compliquée. Puis, les Tréfileries ont envoyé les enfants des ouvriers en Auvergne, à Vic-sur-Cère pendant presque un an, pour les mettre à l'abri. J'ai des photos de l'époque. Ils étaient tous habillés pareil. Les parents venaient les voir de temps en temps. Maman est née en 29, j'ai son cahier de chansons, de l'année 44; sur la première page, il est inscrit : « Souvenirs de mon séjour en Auvergne ». Le carnet est plein de chansons. Elle est rentrée vers 16, 17 ans et elle a entamé un apprentissage en couture. Elle a travaillé aux établissements Poplin pendant une douzaine d'années, c'était des ateliers de couture qui travaillaient pour l'Armée, elle confectionnait des uniformes. Elle s'est mariée à 30 ans. Elle a arrêté de travailler parce que mon père bougeait beaucoup. Finalement, elle a vécu aux Tréfileries jusqu'en 1960, date de son mariage. Mon père, Roger, était militaire à l'époque. Par la suite, il a aussi travaillé aux Tréfileries, il était contrôleur sur cuivre, jusqu'en 1982, 83. Quand il y a eu des départs en pré-retraite, il a saisi l'opportunité.

Mes parents, quand je suis né, étaient en Allemagne parce que mon père était encore militaire. Ma mère était revenue pour ma naissance parce que mon père devait partir en mission à l'étranger, elle a voulu rentrer chez sa mère. Papa est rentré le jour de la sortie de la maternité! Je suis repartie en Allemagne avec mes parents, j'avais trois semaines. Mon père était originaire de Saint Nazaire, il était l'aîné de trois enfants, sa mère était seule, il a dû s'engager pour subvenir aux besoins de la famille. Avec ma mère, ils ont d'abord correspondu avant de se rencontrer. Lorsqu'il a quitté l'armée, il est venu au Havre, il a travaillé à la Coop comme livreur, le magasin était au fond du boulevard Jules Durand, il a aussi travaillé aux Bières Paillettes. Nous vivions à Graille, puis nous sommes partis aux Neiges, et c'est là que mon père a commencé à travailler aux Tréfileries. Je me souviens des ponts, et des passages à niveau... Il était souvent en retard! Il a demandé un logement aux Champs Baretts, ce que l'usine lui a accordé. Mes parents y sont arrivés en 73. Après ça a été vendu à un office HLM, maman y est restée jusqu'en 2019. 35 ans après son séjour en Auvergne, en 1981, lors d'un repas de quartier à Tourneville, ma mère a retrouvé son amie d'enfance. Nous avons sympathisé, et mes deux meilleurs amis sont les enfants de cette dame. Le père de cette dame avait été déporté en tant que communiste.

VIE DE QUARTIER

Quand on est arrivés aux Champs Baretts, tout le monde se connaissait, tout le monde travaillait dans le coin. Nous, les enfants on se retrouvait ensemble; il y avait les colonies, même si je n'y suis jamais allée. J'étais fille unique, j'avais un peu de mal avec tout ça... Les Noël's étaient organisés au cinéma Le Normandy. Mon oncle et mon grand-père ont fait de la gymnastique à l'Union Sportive des Tréfileries. Maman faisait de la danse rythmique. Tous les printemps, en mars, avril, ils organisaient une exposition de camping en plein air sur le stade, les exposants étaient nombreux; on pouvait se procurer des tentes, des caravanes, des remorques, du matériel de camping... Tous les fabricants de la région venaient exposer, c'était très fréquenté. Mes parents y ont acheté leur tente, puis leur caravane.

Il y avait pas mal de commerces dans le coin. J'ai un très bon souvenir de la charcuterie, Monsieur et Madame Turotte. C'étaient des gens d'une gentillesse! Un jour, ma grand-mère m'avait envoyée acheter des petits choux, j'arrive chez Me Turotte, elle me dit : « mais ce n'est pas là, tes petits choux, c'est à la boulangerie ». Mais quand je suis arrivée à la boulangerie, il n'y avait plus de petits choux. On avait aussi une boucherie-chevaline, une boulangerie, un bar, tenu par Monsieur et Madame Sénécal, je crois que ça s'appelait le Bar de l'Usine, j'ai connu leurs enfants, on est allés à l'école ensemble. Quand je venais le jeudi, je jouais avec eux; ils avaient leur appartement au-dessus du café. Dans la rue Amand Agasse, le marchand de journaux, c'était une belle boutique, je me souviens d'avoir acheté des livres de la bibliothèque rose, puis la bibliothèque verte, des Pif aussi... Il y avait un débit de boissons, une brasserie de cidre! Mes grands-parents prenaient le cidre à la tirette, c'était la boisson du quotidien.

La meilleure amie de ma mère n'habitait pas loin, elles avaient le même âge, elles faisaient beaucoup de choses ensemble, elles partaient en vacances ensemble, elles s'habillaient pareil, comme elles faisaient de la couture, elles récupéraient des photos de mode et se faisaient des tenues, c'étaient des vraies pin-up... Deux belles femmes avec de belles toilettes à la mode des années 50...

Valérie

LES TRÉFILERIES, UN HÉRITAGE FAMILIAL

SOUVENIRS DU PÈRE

J'ai 61 ans. Les Tréfileries, c'est quelque chose dans la famille. Mon frère y a travaillé, mon père y a travaillé et mon grand-père y a fait toute sa carrière. Mon grand-père c'était un très gentil monsieur, il n'avait pas de formation particulière, il a fait des boulots de petites mains. À l'usine, il était ouvrier non qualifié. Il faisait aussi l'entretien du jardin du directeur, qui avait sa maison pas loin. Ce directeur avait un gros pot rempli de petites pièces, probablement la monnaie quand il vidait ses poches. Il disait à mon grand-père : « Merci pour le petit coup de main, servez-vous dans le pot ». Et mon grand-père y plongeait la main ; c'était magique pour lui ! Il avait fait rentrer mon père aux Tréfileries, en 53, après que celui-ci ait obtenu son CAP d'ajusteur, qu'il avait passé aux Vikings. Les Tréfils' étaient en lien direct avec les Vikings pour former les gars. Il est parti en Algérie. À son retour, il a été réembauché. Mon père s'appelait Michel Bisson, il est resté dans l'usine jusqu'à ce que ça devienne Cuivre et Alliage. Quand ils ont commencé à délocaliser, il est parti en Alsace dans l'usine de Niederbruck.

On habitait à Caucriauville depuis les années 60, rue de Saint Wandrille. Beaucoup de gens bossaient aux Tréfimétaux dans

le quartier. Tous les enfants se retrouvaient à l'école Jehan de Grouchy. On sentait les différences de catégories sociales entre les habitants dans les logements. Les petits immeubles en cubes avec moins d'appartements et de meilleures prestations n'étaient pas pour les ouvriers. Un immeuble était réservé aux Pieds-Noirs arrivés après la guerre d'Algérie. C'était tout neuf. Mon père descendait à l'usine en vélo. Dans les coups de flemme, il prenait le bus pour remonter. Il était ajusteur au départ, ensuite il est monté en grade et il est devenu responsable de l'entretien des machines, il était chef de l'équipe entretien. Le métier d'ajusteur consistait à régler les machines, faire des petites pièces de réparation, c'est un métier qui n'existe plus. Tout était fait à la main, maintenant c'est électronique. Il connaissait très bien les machines. Il parlait de son travail probablement, mais pas devant nous, sauf quand un truc grave se passait. On le sentait quand il rentrait, il avait l'odeur de l'usine, une odeur d'huile, de métal, quelque chose d'assez indéfinissable, pas très agréable, un peu forte, ça voulait dire qu'il était là, c'était l'odeur de papa. Il ramenait ses bleus, ma mère les lavait, elle les faisait sécher dans les séchoirs de l'immeuble, la porte vitrée disposait de vitres cathédrales, on distinguait les formes un peu floutées au travers et je l'entends encore dire : « c'est le bonhomme à papa ».

Parfois, il travaillait la nuit, ou très tôt le matin mais je crois qu'il était plutôt à la journée sauf en cas de gros soucis. Il pouvait être appelé en urgence, je ne sais pas comment puisqu'on n'avait pas le téléphone. À une époque, il travaillait très très tôt, il emmenait sa gamelle mais il a aussi mangé à la cantine. Il travaillait beaucoup avec des immigrés : Italiens, Arabes, on était dans la période des grosses vagues d'immigration. Mon père m'avait raconté qu'au bout de l'usine, sur le boulevard Jules Durand, vers Harfleur, il y avait un bar, un des nombreux bars du quartier ; il était collé à l'usine. Les ouvriers qui voulaient boire un coup étaient obligés de sortir de l'usine, et de faire le tour ; le fripon de cafetier avait fait un trou dans le mur entre son bar et l'usine, et les mecs venaient taper à la fenêtre, ils se faisaient directement servir au sein de l'usine, alors que c'était évidemment interdit ! Il avait sa carte de syndiqué, avec le petit tampon, il payait tous les mois. Il n'était pas acteur au syndicat, mais il avait conscience que c'était important. Il avait été communiste à un moment donné, ancré dans la défense des ouvriers. Pour lui, être syndiqué c'était normal. À l'époque, les

trois-quarts des ouvriers l'étaient. En 68, il a fait grève, mais il n'était pas devant à tenir la banderole.

En 1979, il y a eu le choc pétrolier, il y avait déjà eu beaucoup de licenciements, mon père voyait bien que l'usine n'aurait plus la même puissance de production qu'avant, c'était fini tout ça. Et les usines alentours c'était pareil : Alstom, l'Électro-Mécanique... Il n'était pas dupe. Dès qu'on proposait aux ouvriers de continuer à bosser, même ailleurs, ils prenaient. Certains ont refusé, ils avaient leur famille au Havre. Mes parents sont partis dans l'Est, avec mes frères et sœurs encore jeunes. Il a été dans les derniers à travailler dans l'usine avant que ça ne ferme. Il a décidé de partir parce qu'il avait trois gosses à nourrir, pas vraiment le choix. Quand il est allé voir sur place, il s'est aperçu que l'usine était dans une vallée verdoyante, le rêve ! Les maisons, c'étaient des petits pavillons. C'était génial au final. Ma mère a dit : « C'est super ! On y va. ». Ils sont restés jusqu'à la retraite qu'il a prise à 60 ans ; après ils sont revenus au Havre. Quand mon père est décédé, on a fait une demande d'indemnisation pour l'amiante. Je pense que ça avait participé à son décès. On a fait venir un médecin, quelqu'un qui enquêtait et complétait le dossier. Ma mère disait : « Il rentrait dans les fours, des fours immenses pour réparer. Tout l'intérieur, ce n'était que de l'amiante et il n'avait pas de protection particulière ». Un jour, il avait eu un accident du travail, les deux mains brûlées : il était intervenu dans une armoire électrique. En termes de sécurité, ce n'était vraiment pas terrible.

SOUVENIRS DE COLONIES

On était cinq enfants. Mes propres souvenirs ce sont les colonies. On allait très peu à l'usine, c'était le domaine de papa. On y allait que pour la fameuse visite médicale obligatoire pour partir en colonie, elle avait lieu dans une des maisons des ingénieurs ; il devait y avoir des bureaux, la médecine du travail... On voyait un docteur, ça permettait aussi d'avoir un petit coup d'œil sur l'état de santé des familles. On était nombreux à partir en colos, on partait en car. On allait prendre sur la route des colons dont les parents travaillaient dans d'autres usines Tréfileries. L'usine était riche, ils avaient de l'immobilier... Il y avait une colonie à La Ferté-Fresnel, une à la montagne, une autre dans l'Yonne, il devait y avoir quatre sites qui leur appartenaient, avec des châteaux à chaque fois.

C'était l'été, l'usine proposait deux mois de colo, nous on y allait un mois. On était habillés de la tête aux pieds. Tu n'amenais rien : les sous-vêtements, les shorts, les tee-shirts, les petites capes qui me faisaient penser à celles de petits orphelins étaient fournis ; les habits servaient pour les colons suivants. J'y suis allée à partir de mes 6 ans, ma copine y allait déjà, elle m'avait dit : « c'est trop bien ! ». J'y suis allée jusqu'à 15 ou 16 ans. Petits, on restait dans le château et le parc, on nous proposait des animations très classiques, les sorties, les chansons, les veillées, et en grandissant on avait droit à des activités extérieures ; je me souviens avoir fait une randonnée vélo, on a traversé le Morvan en campant.

Je me souviens aussi des Noëls au Normandy. C'était spectacle ou cinéma, on recevait des petits cadeaux, mais nous, à l'époque, on ne nous donnait pas le cadeau directement. On donnait ça aux parents. Sur les trois ou quatre cadeaux qu'on recevait, il y en avait toujours un des Tréfils'. Je me souviens d'un spectacle où il fallait aller sur scène pour chanter, je voulais y aller. Ça me tenait déjà ! Le monsieur n'a pas voulu. J'étais vexée... Aux Tréfileries, il y avait un cinéma, une épicerie, une coopérative, une bibliothèque... C'était bien considéré de travailler aux Tréfils', à l'Électro-Mécanique aussi ou Schneider sur Harfleur. C'était des grosses usines qui proposaient des activités à côté, comme les colonies, des voyages, le sport... Mon père, il y a un truc dont il était fier, quand on passait le pont de Tancarville, il disait : « Les câbles, c'est moi qui les ai faits ».

Collectage fait auprès de Michel Bisson, né en 1935 au Havre.
Ajusteur, puis responsable de l'entretien des machines
aux Tréfileries puis Cuivre et Alliage de 1952 à 1995.

Collecté en 2006-2007 par Valérie Lecoq.

Les Tréfileries, Usine située Boulevard Jules Durand,
disons les T.L.H : Tréfileries, Laminoirs du Havre.
Usine de la fin du 19^e siècle. Riche en patrimoine dans les années 50.

500 LOGEMENTS

Cela comprend des appartements, des immeubles, des Cités ouvrières :

- Cité ouvrière des Tréfileries
- Cité ouvrière des Polonais
- Cité ouvrière des immigrés, impasse Rosambo

AUTRES ÉLÉMENTS

- son stade de foot
- son terrain de tennis
- son terrain de basket
- son terrain de boules
- son gymnase
- son cinéma
- sa bibliothèque
- sa pouponnière
- son foyer des célibataires
- son Hôtel des Ingénieurs
- sa cantine (à grande réputation)
- ses jardins ouvriers jusqu'à Harfleur

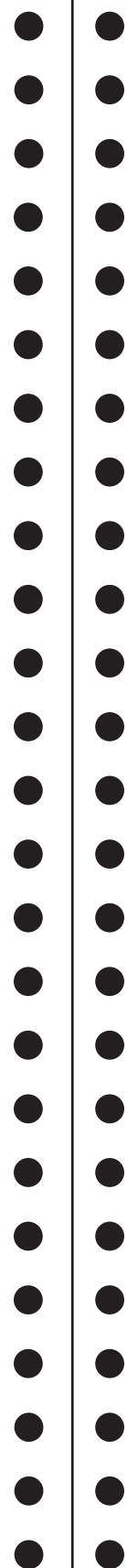
OUVRONS ENFIN LES GRANDES PORTES DE L'USINE

En entrant, nous découvrons à gauche le poste de surveillance avec les gardiens en uniforme et le garage à vélos qui étaient très nombreux, accrochés par la roue avant ; à droite, le grand bâtiment appelé « magasin d'expédition » où les camions attendaient leur chargement de cuivre. Et devant nous, une immense cour couverte de pavés de granit, traversée par la ligne de chemin de fer.

Nous voyons aussi la haie de troènes le long des ateliers : ses pelouses aux bordures blanches ; sur la droite, le garage où stationnaient deux cars, des camions, les voitures de la direction (traction avant).

Au milieu, se dresse le bureau de la direction, à côté les bureaux administratifs et l'infirmierie.

Cette usine est immense par la surface de terrain occupé : elle va de l'Électro-Mécanique au Pont 7.



Elle comprend différentes activités.

Le travail du cuivre

- laminage à chaud
- filage avec des presses
- étirage et laminage à froid
- câblage

Le travail de l'aluminium

- laminage à chaud
- étirage laminage à froid

Le travail de l'acier

- étirage
- câblage
- trempe

Le travail de la corde

Les Corderies réalisent des amarres pour la Marine, de la corde pour l'agriculture, des sangles de sécurité de voiture...

Restons à l'usine principale. Elle peut fournir sa propre énergie. Elle dispose de chaudières pour l'eau chaude et la vapeur pour la fabrication d'électricité. Il y a des turbines à vapeur, des groupes de secours avec moteur diesel entraînant des générateurs. Elle peut alimenter le réseau EDF ! Elle dispose de plusieurs laminoirs à chaud.

Certains ateliers sont chauds et insalubres dans la vapeur d'eau et l'odeur de suif.

Après le laminage, les produits sont décapés dans d'immenses bacs d'acide pour retirer la calamine du fil.

Les ateliers de tréfilerie réceptionnent les produits pour les travailler par laminage ou étirage en plusieurs passes. Le travail de laminage et d'étirage comprime le métal. Il faut le rendre plus tendre, d'où l'opération de recuite. Le produit est passé dans des fours de trente mètres de long sous atmosphère neutre pour ne pas que le métal s'oxyde.

POPULATION DE L'USINE

Directeur	Chauffeurs de direction pour les voitures	Ouvriers de fabrication
Sous-directeur	Infirmière	Pour l'ensemble des usines, cela fait environ 1200 ouvriers
Ingénieur en chef	Assistante sociale	Dans les années 60', TLH devient TMX (Tréfimétaux)
Responsable des ressources humaines	Employées de bureau	
Ingénieurs de fabrication	Ouvriers de maintenance	

Un projet proposé par Les Cueilleurs d'Histoires sur une invitation de La Ville du Havre.

L'exposition *Mémoires des Tréfileries*, présentée au Hangar 0 en avril 2026, que nous remercions chaleureusement pour leur accueil, trouve dans cet ouvrage son prolongement naturel. Le livre propose une autre manière de s'immerger dans les souvenirs des participantes et participants, puisqu'il en rassemble l'intégralité des récits.

INTERVIEWS

Karine Chevallier

GRAPHISME

Clémence Michon

ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES

Laurent Bréard
Jacques Defortescu
Claude Donne
Béatrice Fagot
Alice Haw
Roselyne Jouade
Valérie Lecoq
Lise Legendre-Onijas
Jean-Pierre Leroux
Edith Tesson
Bogdan Zmuda

IMPRESSION

Ville du Havre
Dépôt légal : avril 2026

Les Cueilleurs d'Histoires remercient Dominique Rouet, Charlotte Saliou et Eléonore Le Brun pour leur soutien et leur relecture attentive.

Papier : Peau d'Âne New gris 250g/m²
(couverture) et Nautilus 120 g/m² (intérieur)
Typographies : Gt Pressura et **Publifluor**

Merci aux femmes et aux hommes
qui nous ont ouvert la porte de leurs souvenirs.

Légendes des images de couverture

ALUMINUM — TRÉFILERIES ET LAMINOIRS DU HAVRE
ARCHIVES NATIONALES AMÉRICAINES
VUE AÉRIENNE DU QUARTIER DES TRÉFILERIES
DANS LES ARCHIVES DE BOGDAN ZMUDA



LE
**HANGAR
ZERO**

leHavre

